À l'écoute de la Bible 3

Michel Viot

Année **C**

Homélies pour
les Dimanches et fêtes

ARTÈGE

À l’écoute de la Bible
Homélies, dimanches et fêtes – Année C

Michel Viot

À l’écoute de la Bible

Homélies, dimanches et fêtes

Année C

ARTÈGE

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Depuis la mort du roi Louis XVI le 21 janvier 1793, tous les gouvernements qui se sont succédé, jusqu'à ce jour sont les enfants légitimes, bâtards ou adultères, de la sanglante Première République. Jésus ne pourra ainsi commencer sa mission que sous leur « principat » et ne souffrir que par eux. Alors que son ministère commença en fait sous Ponce Pilate, et que c'est par lui qu'il souffrit. Par la simplification sacrilège et blasphématoire que je viens d'évoquer, Jésus est réduit à n'être qu'une voie religieuse contemporaine du prince qui gouverne actuellement, il ne peut souffrir, être tué et mis au tombeau que par lui. Voilà pourquoi il faut dénier à de tels princes le droit d'enseigner quoi que ce soit sur le vrai Jésus, celui de Luc comme des autres textes du Nouveau Testament. Jésus exerça son ministère sous l'empereur Tibère, Ponce Pilate étant gouverneur de Judée.

Je viens de parler d'enseignement, et c'est sur celui de Jésus que je voudrais conclure. Le texte nous parle d'un baptême de conversion pour le pardon des péchés, s'appuyant sur une prophétie du second Isaïe, chapitre 40 versets 3 à 5.

Cette prophétie date du retour de l'Exil. Vous savez que l'Exil à Babylone fut considéré par les prophètes comme un châtiment divin infligé par Dieu à son peuple à cause de son infidélité à la loi et très précisément comme la punition de son idolâtrie. Certains prophètes, comme le deuxième Isaïe mais aussi Jérémie et Ézéchiel, ont vu dans ce retour une sorte de nouvel Exode[4]. Comme l'Égypte, la terre d'exil est une terre d'esclavage remplie d'idoles, et le peuple la quitte pour la terre promise. L'annonce du royaume de Dieu par Jésus, préparée ici par Jean, est aussi présentée comme un nouvel Exode ; il faut partir par le désert de Jean Baptiste et la purification que procure son baptême pour avancer vers cette nouvelle terre

promise qu'est le Royaume. Saint Matthieu est encore plus clair quand il interprète le retour d'Égypte de Jésus et de la Sainte Famille comme un nouvel Exode, parce qu'ils n'ont plus à craindre la persécution d'Hérode, allant même jusqu'à citer le prophète Osée : « D'Égypte j'ai appelé mon fils » (Os 11,1).

Se mettre en marche vers le Christ, c'est donc accepter l'épreuve du désert et l'effort pour la surmonter. Cette notion d'effort est signifiée dans la prophétie par tout le travail d'aplanissement de la route du Seigneur. Quand un roi arrivait quelque part, il fallait aplanir, réparer, restaurer les routes et niveler les obstacles. C'était du travail et des efforts pour qui voulait vraiment aller à la rencontre du roi en facilitant sa venue. Jean demande ce genre de démarche pour le pardon des péchés, la conversion, dont le signe sera le baptême.

Si l'on veut vivre une nouvelle évangélisation, et je dis « si », car finalement j'en entends peu parler et je vois encore moins agir en ce sens, il faudra passer par un retour à la pénitence et nous placer pour cela dans l'esprit du nouvel Exode. Il faut penser bien sûr à tous ces chrétiens qui ont déserté l'Église parce qu'on ne leur a rien transmis. Le taux de pratique en France est, selon les lieux, entre un et demi et trois pour cent de la population. Quelle foule, mais aussi quel désert ! Il faut des voix de prophètes, des relais de Jean Baptiste pour mener à Jésus.

Cela dit, ceux qui demeurent pratiquants ne sont pas dispensés de l'exode, combien de paroisses ne sont finalement que des Égyptes déguisées où les niaiseries infantiles tiennent lieu d'idoles. Beaucoup de conversions y sont nécessaires pour ne pas fuir dans des déserts sans terre promise et surtout pour accueillir ceux qui reviendront. Car c'est dans cet esprit de

retour et de la reconquête chrétienne qu'il faut vivre et non dans l'état d'esprit de syndics de faillites auxquels certains chrétiens de tous grades ressemblent de plus en plus. À eux j'applique les mots de la prophétie « passages tortueux », il faut les redresser quitte à les casser !

Trop de pratiquants se piquent aujourd'hui d'esprit scientifique, sans nécessairement le posséder, et se proposent de tout vérifier comme beaucoup de leurs contemporains. Qu'ils se souviennent de la remarque de saint Bernard qui disait à ses moines que « la foi ne saurait être séduite, la foi comprend les choses invisibles et ne se ressent point de la faiblesse des sens. Elle passe même les bornes de la raison humaine, l'usage de la nature et les limites de l'expérience[5] ». Alors peut-être parviendront-ils à retrouver le chemin de la sagesse.

---

3. Voir Traduction œcuménique de la Bible (TOB), note sur le verset 1 du chapitre 3.

4. Voir TOB, note sur Is 40,3.

5. SAINT BERNARD, *Œuvres complètes*, Tome IV, 27e sermon sur le Cantique des cantiques, p. 315, Traduction de l'abbé Charpentier, Paris, Louis Vivés éditeur, 1867.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Arrêtons par exemple ces mots d'accueil qui n'en finissent pas et qui malheureusement précèdent bien souvent l'invocation trinitaire dans la majorité des cas, alors que celle-ci devrait se suffire à elle-même en début de célébration. Éliminons aussi ces introductions aux lectures bibliques, il y a une homélie pour cela et même si le prêtre ne reprend pas tous les textes du jour, il est dans ce domaine comme on dit « le seul maître à bord ! » Finissons-en enfin avec ces prières universelles, qui à force de vouloir être trop actuelles en deviennent une sorte de doublet du journal papier, radiodiffusé ou télédiffusé, un peu comme si les assistants à la messe n'avaient pas eu le temps de prendre connaissance des informations. Surtout si, circonstances aggravantes, on emploie le vocabulaire des médias qui va à la liturgie comme un tablier à une vache !

Toujours en me référant à Marie et à Élisabeth, l'une n'est pas venue vers l'autre pour lui raconter les dernières nouvelles de Nazareth, et Élisabeth, femme de prêtre, l'entretenir des derniers ragots du temple ! Une réunion de croyants se fait d'abord pour conforter la foi et augmenter les louanges et les prières qui montent vers le Seigneur.

Aussi voudrais-je évoquer pour conclure une interprétation symbolique du voyage de Marie[10]. La Vierge porte en effet déjà en elle Jésus, la parole éternelle de Dieu, ce qui lui a donné assez tôt le titre de Nouvelle Arche d'Alliance.

Or l'Ancien Testament connaît un épisode célèbre où l'Arche ancienne, celle qui renfermait les tables des dix commandements, des dix paroles donc paroles de Dieu aussi, part en visite. Au deuxième livre de Samuel au chapitre 6, David veut installer l'Arche dans sa nouvelle capitale Jérusalem. Mais au passage de l'aire de Nacon, un certain Ouzza porte la main

sur cet objet sacré pour l'empêcher de tomber, oubliant que, n'étant pas de caste sacerdotale, il ne pouvait être en contact direct avec l'Arche. Dieu le fait mourir. David prend peur et envoie l'Arche chez un nommé Obed, édomite, de Gath, donc peut-être aussi un philistin. Et la simple présence de l'Arche dans cette maison produit pendant trois mois, durée du séjour de Marie chez Élisabeth, une source de bénédictions très grandes pour tous. Apprenant cela, David s'empresse de faire revenir l'Arche à Jérusalem en grande pompe, allant même jusqu'à s'habiller en prêtre pour danser devant l'Arche (2S 6,14). Et, comme sa femme Mical se moqua de lui, donc indirectement de l'Arche, elle fut frappée de stérilité (1S 6,23).

On peut légitimement penser que Luc a eu ce récit en tête pour nous raconter la Visitation. Savoir accueillir l'Arche de la Nouvelle Alliance, c'est recevoir ensemble, chacun pour ce qu'ils sont bien sûr, Jésus et Marie sa mère. Élisabeth préfigure l'Église qui ne sépare pas le fils de la mère et qui à cause du fils déclare à la mère qu'elle est bénie entre toutes les femmes, préparant ainsi la piété mariale. Oui, Élisabeth préfigure l'Église parce qu'elle porte en elle celui qui va annoncer le Messie, tout comme Marie ensuite figurera l'Église au début du ministère de Jésus à Cana en commandant de faire tout ce que son Fils dira (Jn 2,5) et au Golgotha en devenant la mère du disciple que Jésus aimait. Jésus, Marie, deux noms, deux amours, deux promesses de salut qui ne vont pas l'une sans l'autre, deux espérances aussi qui soulagent toujours les chrétiens de leurs maux.

---

7. TOB, voir la note sur Lc 1,38.

8. ADAP : Assemblée dominicale en l'absence de prêtres.

9. Et je pense qu'on gagne toujours à préciser « médiatrice d'intercession » comme le disait Louis-Marie Grignion de Montfort pour la distinguer de Jésus comme seul médiateur de rédemption.

10. John MCHUGH, *La Mère de Jésus dans le Nouveau Testament*, éd. du Cerf, 1976, p. 106 à 108.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

poisons sous Louis XIV. Cela dit, le grand roi envoya la marquise de Brinvilliers au bourreau, il n'en fit pas un ministre de la Santé !

Faudra-t-il aussi construire autant de prisons que de logements sociaux, avoir une armée de policiers plus nombreuse que toutes nos forces armées réunies ? Et en arriverons-nous, comme les Juifs de la fin de l'Exil, à être sauvés par Dieu bien sûr, mais au moyen d'un Cyrus, c'est-à-dire d'un homme d'État qui soit un étranger, notre peuple étant tombé si bas avec son Église mère que ni l'un ni l'autre n'auront été capables de produire quelqu'un en qui nous puissions avoir confiance ?

Cela dit, il serait encore temps ! Malgré la dictature de la pensée unique, l'asservissement des médias, la veulerie d'un certain nombre de politiques, il y a encore dans l'Église et dans ce pays des gens qui pensent, qui parlent et qui prient. Et des fêtes comme celles de Noël peuvent faire plus que rappeler des sorties de Babylone, un nouvel Exode vers la Terre promise, comme l'a proclamé le second Isaïe, mais avoir une efficacité plus grande, d'autant plus qu'il n'y aura pas à s'en aller et à marcher beaucoup, mais à faire du nettoyage sur place !

Voyons le « mieux » du nouvel Exode. Il est exprimé au verset 12, juste après le passage que nous avons lu qui s'était arrêté au verset 10. Après une invite à sortir de Babylone en portant les objets du culte, très probablement ceux qui avaient échappé au pillage du temple lors de la prise de Jérusalem, le prophète demande que cela se fasse sans « précipitation » ni « panique », ce qui avait été le cas pour la sortie d'Égypte (Ex 12,21-36), tant la dixième plaie, la mort des premiers nés, avait épouvanté les égyptiens au point qu'ils donnèrent leur or pour que les hébreux partent le plus vite possible, sorte de rattrapage

du paiement du travail de l’esclavage !

Ici rien de tel, l’édit de Cyrus a retenti telle une parole de Dieu, et quand Dieu parle, la chose arrive.

Et c’est après qu’interviennent les versets sur le serviteur de Dieu souffrant, introduits par le verset 15 : « De même, à son sujet, des foules de nations seront émerveillées », verset qui reprend la conclusion de notre passage au verset 10 : « Le Seigneur a montré la sainteté de son bras aux yeux de toutes les nations. Tous les lointains de la Terre ont vu le salut de notre Dieu. »

À l’époque du prophète (le second Isaïe en 538 avant J.-C.), Jérusalem avait été reconstruite ainsi que le temple et cependant il n’y eu point de roi descendant de David replacé sur le trône de ses pères. Pour les chrétiens qui liront ces textes des siècles plus tard, c’est la venue de Jésus en ce monde qui comblera ce manque. L’incarnation du Verbe de Dieu : le Messie, serviteur de Dieu venu du ciel, donc en partie d’ailleurs que du peuple juif, tout comme Cyrus roi perse qui l’a préfiguré. Ainsi de la ruine la plus totale, l’Exil à Babylone, peut venir une restauration des promesses de Dieu.

J’ai parlé d’une ruine totale, mais l’on sait par ailleurs combien l’Exil modifia et réforma la vieille religion d’Israël, particulièrement en ce qui concerne l’importance de la prière et la méditation de la parole de Dieu, puisque sans le temple il n’y avait plus de sacrifices. Ce qui compte à présent, ce n’est pas de savoir si l’Église, nouveau peuple de Dieu, en est arrivée à cette ruine totale et a envie de sortir de la Babylone où elle se trouve, car il semble hélas que certains des nôtres s’en accommodent ! Le vrai problème est celui du maintien de l’espérance alors qu’humainement parlant rien n’y incite !

Voilà pourquoi nous avons un besoin urgent d'entendre la voix d'Isaïe, puissance de foi et d'espoir. Sans « précipitation » ni « panique », comme le conseille le prophète, nous pouvons commencer déjà à redresser la tête. Même affaiblie, l'Église est toujours là et le Christ demeure Seigneur, y compris dans son abaissement de Noël, parce que celui qu'il sert, tout comme le serviteur son prédécesseur annoncé par Isaïe, inonde de sa puissance d'amour et de vérité et peut vaincre tous les mensonges et dissiper les illusions de ce monde. Que ce temps de Noël nous insuffle un esprit de reconquête, nous inspire le rejet des idoles « babyloniennes » et plus d'amour pour la foi car c'est dans notre cœur qu'il faut replacer la Terre sainte et reconstruire Jérusalem et son temple. Les fondations sont déjà creusées, ce sont celles de notre baptême.

---

19. Voir note de la TOB sur Is 52,13.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Aussi l'annonce de la Bonne Nouvelle que l'on peut apporter à travers l'explication du baptême de Jésus est d'abord et avant tout la combinaison de la nouvelle naissance et du jugement. Les cieux qui s'ouvrent évoquent à la fois la tradition apocalyptique[28] et l'idée d'une révélation à la fin des temps. La fin du monde n'est en effet pas étrangère au paganisme moderne.

L'esprit qui descend n'est plus chez Luc une vision du seul Jésus, mais une manifestation de la sainteté divine (voilà pourquoi j'ai parlé précédemment de théophanie) visible de tous. L'intervention de l'Esprit inaugure les temps messianiques, il a commencé à l'Annonciation avec la conception de la Vierge et la naissance virginale, il confirme ensuite Jésus dans sa mission et il créera visiblement l'Église à la Pentecôte. Le christianisme de Luc est avant tout naissance nouvelle, œuvre de la puissance divine, à partir d'une humanité qui va inexorablement à la mort, ce que beaucoup de païens de l'époque de Luc comme de la nôtre peuvent comprendre. Voilà pourquoi cette humanité doit être régénérée, initiée à ce qui est sa vraie finalité : retrouver son Créateur. Et celui qui initie, c'est le Christ, parce que la voix venue du ciel reprend le Psaume 2,7 d'intronisation royale, qui fait de Jésus fils de David, un nouveau Salomon, un roi rempli de sagesse, mais aussi le serviteur de Dieu, c'est la deuxième partie de ce que dit la voix et qui vient d'Is 40,1. Les théologiens, qui aujourd'hui insistent sur la mystagogie en matière sacramentelle, ont cent fois raison, mais encore faudrait-il que cette réalité capitale passât dans les faits, la préparation au baptême, la liturgie baptismale. Et là on fait tout l'inverse de ce qu'il faut. On explique la liturgie du baptême préalablement à son déroulement alors qu'on ne dévoile jamais une initiation. Cela ne se fait qu'au cours de la cérémonie et après. Ainsi, dans l'Église ancienne, les non-baptisés, les

non-initiés, n’assistaient pas à l’eucharistie qui demeurait bien un mystère, heureusement aujourd’hui encore signifié par la majesté des iconostases chez nos frères orthodoxes et les chasubles et chapes qui masquent ce qui se passe à l’autel quand la messe n’est pas célébrée à l’envers, c’est-à-dire essentiellement dans la forme extraordinaire.

Relisons attentivement Rm 6,3-6 ; Paul explique aux pagano-chrétiens de Rome le sens du baptême (mais pas la liturgie) dans des termes analogues aux cultes à mystères qui assimilaient le récipiendaire au dieu qui mourait et ressuscitait. Ainsi parvenait-il à la lumière de la vie éternelle. Ils doivent être « morts au péché et vivant pour Dieu en Jésus-Christ » (Rm 6,11). Ensuite, mais ensuite seulement, vient une exhortation à lutter contre le péché (v12). Autrement dit, en nous référant à ce que nous avons vu dans le verset de Luc, cela équivaut à une incitation à regarder à ce moment-là vers Jean Baptiste, et à faire les efforts pour préparer la venue du Seigneur et ce qui inclut aussi bien sûr la pénitence. C’est la lumière de Dieu à laquelle je suis arrivé par l’initiation chrétienne qui éclaire mon péché et me fait lutter contre lui, et non je ne sais quelle laborieuse purification qui me hisserait jusqu’à Dieu. C’est l’amour qu’on ressent pour Dieu et son Fils Jésus-Christ qui nous fait détester le péché et non l’inverse, ainsi que croire au jugement divin sans désespoir, mais avec crainte et amour. Ainsi saint Luc, par sa méthode, est-il pour notre temps le plus précieux pédagogue, sans pour autant écarter les autres auteurs du Nouveau Testament.

---

25. TOB, note sur Lc 3,15.

26. TOB voir note sur Jn 3,16.

27. Lire Lc 7,24-28 où le Jésus de cet évangile précise bien cette idée capitale et particulière à Luc.

28. François BOVON, *op. cit.*, p. 175, en particulier la note 66.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

sphère politique, mais pas celui qu'il prétend. Qu'il puisse donner le pouvoir, c'est évident tant sur le plan théologique que pratique. Le diable a gardé quelques beaux restes de l'ancien Satan, il peut donc agir au nom de Dieu en donnant le pouvoir, certains rois païens l'ont par exemple reçu pour châtier les infidélités d'Israël (voir Jr 25,8-9 avec l'exemple de Nabuchodonosor) et, au plan pratique, pensons à tous les pouvoirs monstrueux du XX^e^ siècle jusqu'à nos jours, certains même ayant le masque de la légalité, ce qui montre que le « légal » peut être quelquefois diabolique, il est utile de s'en souvenir. Mais pour ces derniers cas, il n'est pas toujours évident de parler de punition !

Cela dit Jésus n'abandonne pas pour autant le politique au diable. Son refus d'adorer le montre. Car par là, Jésus lui dénie le rôle de Dieu qu'il voudrait bien usurper et du même coup lui dénie également la maîtrise absolue sur ce pouvoir. Il serait donc faux et erroné d'en déduire une vision purement pessimiste de l'autorité politique puisqu'elle peut agir dans le cadre de la volonté positive de Dieu, c'est à dire pour le bien. Saint Paul l'a d'ailleurs compris ainsi (Rm 13) tout comme saint Augustin dans *La Cité de Dieu*. Il n'y a donc pas de fatalité maléfique sur le pouvoir politique tant que celui-ci ne succombe pas à la mégalomanie diabolique, comme je vais l'expliquer.

Il y a quelque chose de vrai dans la participation du diable au pouvoir temporel qu'on peut situer dans le droit du glaive, c'est-à-dire dans l'usage de la force pour combattre le mal, dans la guerre défensive, l'utilisation de la prison ou de la peine de mort pour ne prendre que des exemples extrêmes[42]. Tuer un être humain ou le priver de liberté n'est jamais en soi une bonne chose, mais si c'est en vue du bien commun et en conformité

avec la loi naturelle[43], supervisé par une puissance voulue par Dieu comme l'État, quelle que soit sa forme (à l'exclusion toutefois du totalitarisme qui n'a de cesse de prendre la place de Dieu), un chrétien doit l'accepter. D'ailleurs il faut rappeler à ce sujet que le huitième commandement interdit le meurtre ou l'assassinat et non pas le fait de tuer, l'hébreu l'exprime par des verbes différents. Cela dit, chacun sait qu'en paix comme en guerre la puissance politique peut mal user du droit de coercition et utiliser la force pour autre chose que le bien commun, par exemple pour s'exalter de sa propre gloire ou pour garder le pouvoir à tout prix.

Gouverner de cette façon, c'est se servir soi-même, être le diable qui se prend pour Dieu, c'est s'idolâtrer et obliger les autres à en faire autant. L'usage de la force n'est plus au service des autres, mais un instrument de domination sur eux, une tyrannie qui ne correspond pas à ce que le Dieu de la Bible attend de l'État qui, comme le diable, s'est alors hissé à la place de Dieu. Un chrétien ne doit pas obéir à un tel État et aux lois qu'il promulgue. Pendant le nazisme, des chrétiens courageux ont refusé l'euthanasie des malades mentaux tout comme les lois racistes de Nuremberg qui émanaient pourtant d'un pouvoir légal. Aujourd'hui ils doivent agir de même en refusant de se soumettre aux lois de la culture de mort, en particulier la pratique des IVG, des euthanasies, aux mariages de personnes de même sexe, à l'enseignement de morales destructrices du psychisme humain, comme le « genre ».

La troisième et dernière tentation a lieu à Jérusalem dans l'enceinte du temple. Cette chronologie est propre à saint Luc, je l'ai dit plus haut, en en donnant un des motifs. Voici maintenant le principal. Dans sa présentation des faits qui jalonnent le déroulement de l'incarnation, et de ses suites, tant dans

l'Évangile que dans le livre des Actes des apôtres, tout ce qui est important chez saint Luc se passe à Jérusalem. Comme je l'ai rappelé aussi, le caractère universel de la rédemption apportée par Jésus est plus important chez cet auteur que les controverses proprement juives sur le type de messianisme, y compris dans le domaine des tentations. La question de l'orgueil spirituel passe donc avant parce que, connue des mondes juif et païen, les grecs connaissaient le problème de l'*hybris*, l'orgueil, et du défi aux dieux. Songez à l'exemple de Prométhée dérobant le feu du ciel pour le donner aux hommes, crime grave que Zeus punit sévèrement par la souffrance éternelle du coupable. Il fallait donc que cette tentation de l'orgueil spirituel apparût comme la plus grave, donc en troisième position, et dans le cadre le plus saint et le plus important, le temple de Jérusalem pour toucher avec une force égale juifs et païens. Et pour cela, Luc, comme d'ailleurs Matthieu, va même jusqu'à transformer le diable en prédicateur de la parole de Dieu puisqu'il cite à Jésus le psaume 90 pour le tenter. Méfions-nous donc, je le dis au passage, des gens qui ont toujours un verset biblique à la bouche pour solliciter de nous telle ou telle action.

Quel problème soulève cette dernière tentation ? Celui du mystère de la croix, comme l'a très bien vu François Bovon que je cite : « Cette conviction théologique, enracinée dans la Bible, n'est pas exprimée ici au hasard, elle est censée répondre à une critique, non des miracles, mais de la croix : pourquoi Dieu n'a-t-il pas épargné la mort ? Cette mort à son Fils ? La réponse chrétienne : c'est par conviction confiante et non par impuissance que Jésus ne s'est pas sauvé lui-même. À nouveau ce n'est pas la réponse d'un croyant, mais surtout celle du Messie des chrétiens visés par l'attaque[44]. »

Et cela ne contredit pas ma remarque précédente sur les

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

témoin, venant même de prêtres ou de ministres chrétiens d'autres confessions. Pour consoler les parents des victimes de morts affreuses, ils ne trouvaient rien d'autre à dire de mieux que Dieu n'y était pour rien !

C'est trop ou pas assez ! Trop, parce que si on s'arrête là, cela revient à admettre que Dieu n'est pas tout puissant ; ou pas assez parce que cela n'explique pas pourquoi de tels maux peuvent arriver sans que Dieu en soit l'auteur ou l'ait permis, or cette question est capitale.

On ne peut s'interroger sur Dieu et son existence, son pouvoir et ses rapports avec la création, sans que se pose la question du mal.

Le premier chapitre du livre de la Genèse le prouve. Genèse, qui vient du grec et qui traduit *berechit* le mot hébreu correspondant, évoque le commencement. La question du mal est préparée dès le chapitre 2 de la Genèse avec l'interdiction de manger du fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal (Gn 2,15-17). Et puis carrément posée ensuite au chapitre 3. Certes, ce n'est pas le péché originel au sens où le comprendra saint Paul (Rm 5,12-21), mais c'est le péché des origines, l'acte de désobéissance humain et purement humain qui introduit, dans une création parfaite, souffrance, mort et violence. Ce qu'il faut bien comprendre, c'est que cette liberté que l'homme et la femme ont eue de désobéir, ne correspond pas à un défaut, mais bien au contraire à une perfection de la création qui fait de l'être humain une créature au-dessus des autres, ayant une totale et pleine liberté, mais une liberté de créature cependant parce qu'il existe un interdit. Sans cet interdit, l'homme serait « comme Dieu », très exactement comme le dit le serpent qui dans la Genèse, je le rappelle, n'est pas le diable[49], il ne le deviendra

que dans le Nouveau Testament. Lui aussi, comme l'homme, n'est qu'une créature venant de Dieu mais plus rusée que les autres animaux, accessoire vivant donc du jardin d'Eden pour rappeler à l'homme qu'il n'est pas Dieu, et là il rejoint, à sa manière, l'interdit divin, mais en suggérant à l'homme qu'il pourrait devenir Dieu, il met sa ruse au plus haut niveau en osant tenter la première des créatures. Il est remarquable que le texte du chapitre 1 de la Genèse, postérieur aux chapitres 2 et 3 de plusieurs siècles et connaissant donc l'échec de l'homme, ait continué à laisser à l'homme sa première place dans la création en le qualifiant d'« image de Dieu ».

Aussi la Bible donne-t-elle à l'homme une place suréminente en rapport avec sa création par Dieu, lui aussi conçu comme suréminent. Dire que Dieu ne peut rien aux catastrophes humaines en tout genre est impie, sacrilège et blasphématoire, en totale contradiction avec la vision biblique, et c'est, en fin de compte, conduire à douter de la puissance salvatrice de la passion du Christ, de sa mort et de sa résurrection. D'où l'importance de l'éducation religieuse, car il est bien sûr difficile d'aborder toutes ces vérités d'un seul coup vis-à-vis de gens endeuillés par de telles catastrophes. Je pense, comme exemple récent, à cet accident d'hélicoptère où le père de ce jeune sportif de 28 ans décédé disait que sa fille de 21 ans était morte dans un accident quelques mois auparavant. Ne transparaissait sur son visage comme dans ses paroles que désarroi, désespoir et incompréhension. Je respecte ceux qui gardent le silence devant de telles situations, mais si les gens qui vivent ces deuils viennent vers l'Église, que celle-ci parle et dise vrai ! On peut, et ce n'est qu'un exemple, quand il s'agit de la mort de personnes jeunes, se tourner vers cet admirable chapitre 4 du livre de la Sagesse que j'ai souvent prêché : « Un juste au

contraire, même s'il meurt avant l'âge, connaitra le repos […]. Devenu agréable à Dieu il a été aimé et, comme il vivait parmi les pécheurs, il a été transporté ailleurs […] de peur que le mal n'altère son jugement » (Sg 4,7-10).

Qui peut savoir en effet l'avenir d'un être humain ? Qui peut affirmer avec une absolue certitude qu'il eût mieux valu qu'il vive encore très longtemps, surtout quand on voit comment se terminent quelquefois certaines longues vies ?

Sensibilisé dès ma jeunesse à la mort d'êtres jeunes, je n'ai jamais hésité à opposer la toute-puissance de Dieu et sa sûre justice à toutes les morts les plus affreuses et je crois avoir toujours été entendu. Débiter des mièvreries sur le bon Dieu qui n'y peut rien, ou s'empêtrer dans des discours oiseux sur les épreuves, la souffrance pédagogique et que sais-je encore, empêche d'assumer le deuil de l'autre et la réflexion sur la mort qui manque tant aujourd'hui à l'annonce de la bonne nouvelle du salut chrétien.

Si on n'est pas capable de parler des vérités de Dieu sur des morts particulièrement affreuses, touchant des êtres jeunes, que dira-t-on de la mort de Jésus en croix pour notre salut, lui qui n'avait qu'une trentaine d'années ! Lui qui a accepté une mort imméritée avec comme certitude sa seule foi en la résurrection fondée sur sa connaissance parfaite du Père et de son amour pour lui ! Cela ne doit-il pas nous inciter, nous qui croyons à sa mission, à faire accepter la mort comme liée indissolublement à la vie ? Le bébé qui nait est un futur mort, il appartient à Dieu avant même d'appartenir à ses parents. Dieu est maître et propriétaire de tout ce qui existe, et s'il permet au mal, que l'homme a introduit dans la création par sa désobéissance, de se déchaîner quelquefois, c'est pour rappeler à ses créatures leur

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

montre son intolérance des origines, celle de la philosophie des Lumières qui a conduit au temps de la Révolution à fermer les églises et à tuer les prêtres.

Pour réconcilier les hommes avec Dieu, il faut donc s'attaquer au système de pensée qui nie Dieu sans oser le dire, il faut dénoncer les tartuffes de l'athéisme, ce qui n'empêche pas de respecter les athées qui revendiquent ouvertement leur position philosophique sans chercher à l'imposer par la force, mais par la persuasion, tout comme les chrétiens le font aujourd'hui pour leur foi.

Certes un tel changement de discours est risqué pour l'Église, tout comme il l'était au temps de saint Paul. Mais l'Apôtre s'y est senti obligé, à cause du risque que Dieu lui-même avait pris. Rien n'était joué d'avance pour Jésus qui est entré librement dans sa Passion, comme le dit si bien notre liturgie.

Et il est allé jusqu'au bout, au point d'être identifié au péché. Cela s'est produit sur la croix. Saint Paul l'exprimera encore plus clairement aux Galates : « Christ a payé pour nous libérer de la malédiction de la loi en devenant lui-même malédiction pour nous, puisqu'il est écrit : "Maudit quiconque est pendu au bois" (Ga 3,13, citant Dt 21,23). »

Témoigner du salut en Christ et l'annoncer, c'est assumer le rôle d'ambassadeur d'un Dieu qui a permis cette rédemption tragique, et le sang a coulé au nom de la vérité.

La réconciliation ne peut être que du même ordre. Tout en procurant le seul vrai bien-être dès maintenant et pour l'éternité, elle peut aussi exiger des efforts et des sacrifices engendrant de la souffrance.

51. Jean HERING, *La seconde épître aux Corinthiens*, p. 52 et 53, avec les notes sur les versets concernés, éd. Labor et Fides.

5e dimanche de carême

Première lecture : Is 43,16-21
Deuxième lecture : Ph 3,8-14
Évangile : Jn 8,1-11

L'interdiction de l'adultère était signifiée par un commandement spécial du Décalogue et l'enfreindre était explicitement puni de mort (Dt 22,22 et Lv 20,10). Il s'agissait de protéger l'institution du mariage, fondement de la famille, aussi importante pour la civilisation juive que chrétienne. À titre d'illustration, songeons au temps qu'il faudra pour que l'adultère devienne en France un sujet de comédie. Beaumarchais fit scandale avec *Le Mariage de Figaro* (1778) et il fallut attendre la deuxième moitié du XIXe siècle pour que l'on puisse en rire au théâtre « en toute liberté » !

On remarquera aussi que ces périodes sont liées à la déchristianisation de la France. Aujourd'hui nous avons fait, si j'ose dire, des « progrès » sur ces questions. Contre le christianisme on a ajouté bien évidemment à l'adultère le blasphème et le sacrilège !

Cela dit je ne suis pas un nostalgique de la lapidation des adultères, je n'ai mentionné cette affaire de théâtre que pour montrer que la vision amusée et amusante de l'adultère correspondait à une baisse du sentiment religieux chrétien, ce qui était loin d'être le cas à l'époque de Jésus, pour les scribes et les pharisiens bien sûr, de même que pour le peuple et, nous allons le voir, pour Jésus lui-même.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Comment faut-il comprendre leur brutale intervention auprès de Jésus ? Dans la ligne, je crois pense, de ce qu'on sait de leur conduite sous l'occupation romaine au temps de Jésus, situation que nous connaissons tant par l'histoire profane que par les Évangiles. Les pharisiens sont des gens prudents et réalistes, intelligents aussi ce qui ne gâte rien. Jésus exaspère nombre d'entre eux, bien qu'ils sachent qu'eux-mêmes ne sont pas tous du même avis sur telle ou telle interprétation de la loi. Par ailleurs ils sont d'accord avec Jésus sur la question importante de la résurrection et de la vie après la mort, sur l'interprétation allégorique de certains textes de l'Écriture sainte, et cela contre le fondamentalisme systématique des grands prêtres sadducéens. Ils souhaitent le rétablissement de la dynastie de David. En revanche, ils partageaient, non sans raisons, l'avis des grands prêtres selon lequel il ne fallait pas braver Rome !

Aussi, cette marche royale de Jésus vers Jérusalem les gêne, tout comme les grands prêtres. Elle peut attirer des représailles romaines très dures, d'ailleurs dans les versets qui suivent (47 et 48), Luc précise que les grands prêtres et les scribes cherchaient à faire mourir Jésus après l'épisode des marchands chassés du temple qui, comme nous l'avons vu, marque la fin de la marche vers Jérusalem. Si les pharisiens, certes, ne sont pas nommés, les scribes le sont. Les grands prêtres avaient les leurs, mais les pharisiens aussi ! Donc le doute subsiste…

Quoiqu'il en soit, les pharisiens étaient partisans du « pas de vagues », tout comme les grands prêtres. C'est au nom de cette politique qu'ils demandent à Jésus de faire taire ses disciples. Et cela mènera à quoi ? À une alliance contre nature entre ennemis religieux, pharisiens et grands prêtres sadducéens, unis dans une lâcheté qui mènera Jésus à la croix.

Comme je souhaiterais que les partisans du « pas de vagues » aujourd'hui méditent sur cette situation ! Bien sûr, elle a toutes sortes de justification, tout comme à présent, mais c'est elle qui a amené la trahison de Judas, le reniement de Pierre, la fuite de la majorité des apôtres à l'exception du disciple bien-aimé, de la Vierge Marie et des saintes femmes, lesquels se sont retrouvés seuls parmi les amis de Jésus devant le crucifié, au Golgotha.

On n'a pas voulu de vagues ! On a eu un tsunami. Heureusement salutaire pour la multitude, mais signe de mort éternelle pour ceux qui avaient été partisans de ce calme des cimetières ou plus exactement de ce calme affreux des champs de bataille, l'affrontement terminé, où les bruits de la nature ont fait place aux cris des agonisants et à l'odeur de la mort.

Alors, les faux prophètes ont beau crier « paix », « paix », il n'y a point de paix. Et le faux silence qu'ils désirent est alors couvert par le cri des pierres.

Nous n'avons pas fini d'épiloguer sur cette réponse de Jésus concernant les pierres qui crient. Beaucoup de commentateurs ont pensé bien évidemment à la prophétie d'Habakuk, l'un de ceux que nous appelons nos petits prophètes à cause de la brièveté de leur message. Relisez alors ce très beau texte du prophète sur les gens malhonnêtes qui se croient à l'abri des regards pour faire leur vilaines affaires parce que enfermés dans leur maison : « Malheur ! Il se taille une part malhonnête pour sa maison, afin de faire son nid tout en haut pour esquiver la main du malheur. C'est la honte de ta maison que tu as décidée ; causer la fin de peuples en nombre est une atteinte à ta propre vie, oui la pierre du mur criera et la poutre de la charpente lui répondra » (Ha 2,9-11).

Ainsi, dans le grand mystère de la rédemption, une chose au moins est claire et concerne toute la création. Nous évoquions la Transfiguration à propos de ce récit. Eh bien dans cette théophanie, les vêtements de Jésus ont aussi été « transfigurés » (Lc 9,29). Dans la première des tentations, les pierres auraient pu devenir des pains, dans la troisième tentation chez Luc elles auraient pu aussi tuer Jésus ! Dieu peut également transformer des cœurs de pierre, autrement dit, tout dans la création est susceptible de transformation et dans le Nouveau Testament encore Jean Baptiste avait dit que Dieu pouvait, à partir de pierres, susciter des enfants à Abraham[64] (Lc 3,8).

Si donc des hommes sont assez lâches pour se taire devant la gloire du Christ, ou pire la trahir par mensonge ou dissimulation, qu'ils sachent que les pierres crient à leur place comme celles de la maison d'Habakuk ou encore la pierre célèbre du tombeau de Caïn dans le poème de Victor Hugo *La Conscience* : « Lorsqu'on eût sur son dos fermé le souterrain, l'œil était dans la tombe et regardait Caïn ! »

Ainsi les pierres de nos cathédrales comme celles de Chartres et de Notre-Dame de Paris témoignent de la grandeur de la France chrétienne et crient leur foi au milieu de l'impiété. Les révolutionnaires de 1793-1794 en avaient bien conscience, eux qui voulaient faire abattre ces signes ostentatoires de la religion et de la superstition, insultes à la liberté du peuple français. Et ce ne sont pas les pierres du Panthéon volé à sainte Geneviève grâce à la diabolique révolution qui pourront donner le change. Car il y a une grande différence entre l'endroit d'où montent des cris de joie ou de ferveur et un autre selon que l'on est conforme à ce pour quoi on l'a destiné.

Hier comme aujourd'hui, ceux qui prétendent ordonner à

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

pasteur, et les brebis de son troupeau seront dispersées. 4. Judas vint avec les scribes et avec les prêtres du peuple et il livra notre Seigneur Jésus. Ceci eut lieu le mercredi. 5. Après avoir mangé la Pâque, le mardi soir, nous allâmes à la montagne des Oliviers, et, dans la nuit, ils prirent notre Seigneur Jésus. 6. Le jour suivant, qui est le mercredi, il fut gardé dans la maison du grand prêtre Caïphe ; ce même jour, les princes du peuple se réunirent et tinrent conseil à son sujet. 7. Le jour suivant, qui est le jeudi, ils le conduisirent au gouverneur Pilate, et il fut gardé chez Pilate la nuit qui suivit le jeudi. 8. Au matin du vendredi, il souffrit donc le vendredi pendant six heures. Ces heures, durant lesquelles notre Seigneur fut crucifié, sont comptées par un jour. 10. Il y eut ensuite trois heures d'obscurité, (ces heures) sont comptées pour une nuit. Puis, de la neuvième heure jusqu'au soir, il y eut trois heures de jour ; vint ensuite la nuit du samedi de la passion… 12. Et encore le jour du samedi, et ensuite trois heures de nuit après le samedi, durant lesquelles notre Seigneur dormit (et ressuscité). 13. Ainsi fut accomplie la parole : il faut que le fils de l'homme passe trois jours et trois nuits dans le sein de la terre, comme c'est écrit dans l'Évangile. Il est encore écrit dans David : voilà que tu as disposé les jours avec mesure. C'est écrit ainsi, parce que ces jours et ces nuits ont été diminués. »

XIV, 14-17 – [Dans une apparition à ses disciples, Jésus a demandé qu'ils jeûnent les mercredis et vendredi, mais ils ne jeûneront pas le dimanche qui ne sera pas compté dans les jours de jeûne de la passion ; pendant le temps de la passion, ils jeûneront du lundi au samedi soir].

XIV, 18 – … « Vous jeûnerez pour eux (pour les juifs) le mercredi, parce que c'est le mercredi qu'ils commencèrent à perdre leurs âmes et qu'ils m'arrêtèrent. 19. La nuit qui suit le

mardi appartient au mercredi, comme il est écrit : il fut soir et il fut matin, un jour ; le soir appartient donc au jour suivant. 20. Le mardi soir, j'ai mangé ma Pâque avec vous, et, durant la nuit, ils me prirent… 21. Et, le vendredi, jeûnez pour eux, parce que, en ce jour, ils m'ont crucifié… »

XIV, 22-XVI, 8. – [Jeûnez et pleurez pour les juifs, car ce peuple n'a pas cru dans le Seigneur] « C'est pourquoi priez et implorez pour eux, surtout aux jours de la Pâque, afin que, par vos prières, ils soient jugés dignes de pardon et qu'ils se tournent vers notre Seigneur Jésus-Christ.

XVII. – 1. Il vous faut donc, nos frères, aux jours de la Pâque, rechercher avec soin et faire votre jeûne avec la plus grande attention. Commencez lorsque vos frères du peuple (juif) font la Pâque, parce que, quand notre Seigneur et Maître mangea la Pâque avec nous, il fut livré par Judas après cette heure, et aussitôt nous commençâmes à être affligés parce qu'il fut emmené de près de nous. 2. Au nombre de la lune – nous le comptons comme le font les hébreux fidèles – le dixième, le lundi, les prêtres et les vieillards du peuple se réunirent et vinrent dans l'atrium du grand prêtre Caïphe ; ils tinrent conseil pour prendre Jésus et le tuer, mais ils craignirent et dirent : Pas un jour de fête, de crainte que le peuple ne s'agite ; parce que tout le monde l'exaltait… » [Judas cherche une occasion de livrer Jésus]…

6. « À cause des foules de tout le peuple (juif), de toute ville et de tout bourg, qui montaient au temple pour faire la Pâque à Jérusalem, les prêtres et les vieillards réfléchirent, ordonnèrent et établirent qu'ils feraient aussitôt la fête afin qu'ils pussent le prendre sans tumulte. Les habitants de Jérusalem vaquaient à l'immolation et au repas de la Pâque et le peuple du dehors

n’était pas encore arrivé parce qu’ils changèrent les jours au point d’être réprimandés par Dieu (qui leur dit) : Vous vous trompez en tout. 7. Ils firent donc la Pâque trois jours plus tôt, au onzième jour de la lune, le mardi ; car ils disaient : tout le peuple erre à sa suite ; maintenant que nous en avons l’occasion, nous le prendrons, et quand tout le peuple viendra, nous le mettrons à mort en public afin que ce soit clairement connu, et tout le peuple se détournera de lui.

8. « Ainsi dans la nuit qui commence le mercredi, Judas leur livra Notre Seigneur ; ils lui avaient donné la récompense le dix de la lune, le lundi. Aussi, Dieu les traite comme s’ils l’avaient pris dès le lundi, parce que c’est le lundi qu’ils songèrent à le prendre et à le tuer, et c’est le vendredi qu’ils accomplirent leur mauvaise (action) comme Moïse l’avait dit au sujet de la Pâque : Vous le garderez depuis le dixième jour jusqu’au quatorzième et alors tout Israël sacrifiera la Pâque. »

XVII-XX, 9. – [Jeûnez donc durant les jours de la Pâque à partir du lundi, surtout les vendredi et samedi, mais soyez heureux le jour de la résurrection] 10. « Observez le quatorzième jour de la Pâque, partout où il tombera, car le mois et le jour ne tombent pas au même moment tous les ans, mais à des moments différents. Vous donc, quand ce peuple (juif) fait la Pâque, jeûnez. »

Annexe 2
Deuxième note, sur les conséquences du calendrier de la Passion

Ces lignes ont pour but d’apporter une modification à ce que j’ai écrit dans mon précédent tome, Année B, dans l’homélie sur le Christ Roi de l’Univers, pp. 386 à 392.

J’y ai affirmé un peu trop rapidement qu’il n’y avait pas eu

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Notre époque est sensible aux symboles et aux images. Utilisons donc ce que la tradition nous a légué, et cela peut se faire avec les liturgies modernes pourvu qu'on prenne son temps et qu'on arrête les baptêmes de groupes qui finissent par devenir des contre-témoignages et conforter l'idée fausse que finalement le baptême n'est que le signe d'appartenance à une communauté.

Citons alors ce qu'écrit le *Catéchisme de l'Église catholique* auquel on n'a trop peu recours en France et dont à peu près partout on a passé sous silence le 20e anniversaire en 2012, contrairement au souhait du pape régnant de l'époque Benoît XVI.

« Article 1 le sacrement du baptême.

Le saint Baptême est le fondement de toute la vie chrétienne, le porche de la vie dans l'Esprit (*vitæ spiritualis ianua*) et la porte qui ouvre l'accès aux autres sacrements. Par le Baptême nous sommes libérés du péché et régénérés comme fils de Dieu, nous devenons membres du Christ et nous sommes incorporés à l'Église et faits participants à sa mission : "Le Baptême est le sacrement de la régénération par l'eau et dans la parole".

I. Comment est appelé ce sacrement ?

On l'appelle Baptême selon le rite central par lequel il est réalisé : baptiser (en grec *baptizein*) signifie "plonger", "immerger" ; la "plongée" dans l'eau symbolise l'ensevelissement du catéchumène dans la mort du Christ d'où il sort nouvelle créature par la résurrection avec lui.

Ce sacrement est aussi appelé "le bain de la régénération et de la rénovation en l'Esprit Saint", car il signifie et réalise cette naissance de l'eau et de l'Esprit sans laquelle "nul ne peut entrer au Royaume de Dieu".

« “Ce bain est appelé illumination, parce que ceux qui reçoivent cet enseignement [catéchétique] ont l’esprit illuminé […]” Ayant reçu dans le Baptême le Verbe, “la lumière véritable qui illumine tout homme”, le baptisé, “après avoir été illuminé” est devenu “fils de lumière”, et “lumière” lui-même. »

Et à cela le *Catéchisme* ajoute une très belle citation de Grégoire de Nazianze : « Le Baptême est le plus beau et le plus magnifique des dons de Dieu… Nous l’appelons don, grâce, onction, illumination, vêtement d’incorruptibilité, bain de régénération, sceau, et tout ce qu’il y a de plus précieux. Don, parce qu’il est conféré à ceux qui n’apportent rien ; grâce, parce qu’il est donné même à des coupables ; Baptême, parce que le péché est enseveli dans l’eau ; onction, parce qu’il est sacré et royal (tels sont ceux qui sont oints) ; illumination, parce qu’il est lumière éclatante ; vêtement, parce qu’il voile notre honte ; bain, parce qu’il lave ; sceau, parce qu’il nous garde et qu’il est le signe de la seigneurie de Dieu[80]. »

Tous ces heureux effets du baptême ne se voient évidemment pas toujours chez tous les baptisés. Les saints les reflètent plus que d’autres. Mais ils n’en luisent pas moins pour ceux qu’on appelle les chrétiens ordinaires, les uns plus intensément que d’autres. Ce pourquoi saint Paul écrit aux Colossiens : « En effet vous êtes passés par la mort et votre vie reste cachée avec le Christ en Dieu. »

Si donc beaucoup de ces magnifiques dons du baptême ne luisent pas à l’évidence dans chacun d’entre nous, ils n’en existent pas moins. Ils sont cachés avec le Christ en Dieu avec « les réalités d’en-haut » dont parlait l’apôtre.

Cette précision doit donc nous apprendre à ne jamais désespérer de ce que notre baptême nous a apporté.

Ensuite, elle doit nous exhorter à faire les efforts nécessaires pour faire paraître ces dons dans notre vie de chaque jour. Et c'est pour cette raison que j'ai regretté que notre lectionnaire nous ait fait arrêter la lecture de ce chapitre 3 des Colossiens au verset 4.

Le verset 5 en effet ouvre un autre thème toujours lié, dans les propos de saint Paul, à l'affirmation positive du salut déjà réalisé dans le baptisé, à savoir la lutte contre le mal. Voyons ce que nous dit l'Apôtre : « Faites donc mourir ce qui en vous appartient à la Terre ; débauche, impureté, passion, désir mauvais, et cette cupidité qui est une idolâtrie. Voilà ce qui attire la colère de Dieu, voilà quelle était votre conduite autrefois, ce qui faisait votre vie. Maintenant donc vous aussi débarrassez-vous de tout cela […] vous avez revêtu l'homme nouveau, celui qui, pour accéder à la connaissance, ne cesse d'être renouvelé à l'image de son créateur » (Col 3,5-8b et 10).

Saint Paul conclura qu'à la fin de ce processus, sont abolies toutes les séparations entre les hommes et qu'il ne reste que Christ : « Il est tout en tous » (verset 11b).

Ce qui renvoie à la conclusion de notre lecture voulue par le lectionnaire : « … quand le Christ votre vie paraîtra » (verset 4b). Ainsi, tout comme dans l'épître aux Romains 6,1-14, nous trouvons bien les deux mêmes affirmations-certitudes : « Vous êtes morts au péché (verset 2) […] que le péché ne règne donc plus dans vos corps mortels (verset 12a). Et ici vous êtes ressuscités avec le Christ, c'est en haut qu'est votre but et non sur la Terre (versets 1a et 2) et faites donc mourir ce qui appartient à la Terre. » Beaucoup de théologiens ont appelé cela « le paradoxe paulinien », expression du « déjà et du pas encore » de la bonne nouvelle du Nouveau Testament. Oui, Dieu

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

toujours pas reconnu, ils ramènent un grand nombre de poissons dont notre auteur éprouve le besoin de nous rapporter le nombre, cent cinquante-trois, et de préciser que le filet ne se rompit pas, autrement dit qu'il n'y a pas eu de rupture – *schisma* en grec – qui a donné en français le mot schisme. La seule explication, à ma connaissance, fournie sur le nombre est de saint Jérôme (347-420), le traducteur de la *Vulgate* c'est à dire la *Bible* en latin, qui nous indique que selon les naturalistes de l'époque il y avait cent cinquante-trois espèces de poissons. Nous aurions donc ici le rassemblement des hommes de toutes les nations en l'Église de Jésus-Christ, Église indivise, sans schisme, sous la conduite de Pierre et des apôtres[94].

Mais c'est bien Pierre qui garde toujours la direction des opérations, même si c'est le disciple bien-aimé qui reconnaît le premier le Seigneur, tout comme au tombeau vide où il n'entre pas, mais où il arrive avant Pierre. Ensuite il suit Pierre dans le tombeau et croit immédiatement, contrairement à son aîné. Il est à deux moments importants le premier dans la foi, sans pour autant être le premier dans le collège apostolique !

En fait je crois que se précise ici, et comme nous l'avons vu, ce chapitre 21 est bien le lieu qui convient pour cela, la primauté de l'amour pour la personne même du Christ, et cela n'est bien sûr possible que si on le connaît.

Nos moyens de connaissance aujourd'hui sont principalement ceux de la parole et des sacrements. Je dis cela parce que le Christ ressuscité peut, dans sa toute-puissance et sa miséricorde, se révéler comme il lui plaît, dans le frère qui souffre par exemple. Mais c'est d'abord dans l'Église et dans ses moyens de grâce qu'on doit le chercher principalement. Et il faut se souvenir alors toujours du binôme inséparable de Pierre

et du disciple bien-aimé, autrement dit de l'impossibilité d'exercer une quelconque autorité dans l'Église sans amour, comme aussi ce qui en est la conséquence, d'obéir à qui que ce soit sans amour également. Et je sais que ce n'est pas toujours facile, car dans l'Église on ne s'aime pas assez, et à coup sûr pas autant qu'on le devrait !

Aussi est-il important de relever que Pierre est ici absous de son triple reniement par les trois demandes de Jésus : « M'aimes-tu plus que ceux-ci ? » Il ne dit pas : « Regrettes-tu ton reniement ? » et de plus c'est lui, Jésus, qui formule la comparaison « plus que ceux-ci ». Pierre avait utilisé lui-même auparavant cette comparaison, à son avantage, affirmant que quand bien même tous les autres disciples abandonneraient Jésus, lui resterait fidèle (voir Mt 26,33 et Mc 14,29). Ici l'apôtre ne se vante plus, mais il doit subir le rappel amer de sa forfanterie. On remarquera la manière dont Jésus s'y prend. Il rappelle la faute avec sa comparaison, mais sa question débute par une ouverture sur le présent et l'avenir, et non par des paroles qui auraient risqué d'enfermer dans la passé s'il avait parlé de reniement.

Chaque confesseur devrait s'en souvenir quand, par malheur, il est obligé de rappeler à un pénitent une faute passée, tout comme chaque chrétien quand son frère se confie à lui pour parler de ses erreurs ou de ses problèmes. Gardons-nous les uns et les autres de paroles qui enferment dans le passé et ne peuvent que produire des remords. Situons-nous comme Jésus dans la perspective de l'amour, c'est le plus sûr moyen d'amener au repentir.

Et celui que Jésus avait appelé par trois fois par son ancien nom Simon fils de Jean, redevient par l'absolution de l'amour, le

berger des brebis du Seigneur, Pierre sur qui l'Église est fondée. Il est rétabli dans cette gloire spirituelle, gloire qui est celle du Christ, de saint Jean ne l'oublions pas, et qui inclut aussi le martyr, tel est le sens des paroles de Jésus sur ce que Pierre sera obligé de subir quand il sera vieux.

Mais le texte ne s'arrête pas là et il est un peu dommage que le lectionnaire nous ait privés de la fin, les versets 20 à 25. Pierre a bien compris que Jésus lui prédisait son avenir. A-t-il tout compris ? Cela ne nous est pas dit. Mais il ne peut s'empêcher de se demander, et donc de poser la question à Jésus, ce que deviendra le disciple bien-aimé. Jésus en fait refuse de répondre, un peu comme Dieu à Moïse du sein du buisson ardent : « Je serai ce que Je serai, tu verras bien, cela ne te regarde pas mais obéis. » Voilà en gros tout ce que contient le célèbre « je suis qui je suis » (Ex 3,14).

Dieu refuse de donner son nom à Moïse comme Jésus refuse de dire quel sort est réservé au bien-aimé dont l'Évangile ne nous donne d'ailleurs jamais le nom[95]. En fait je pense que Pierre, tout en se voyant confirmé dans sa haute fonction, se voit en même temps rappelé sa place de vicaire. Il remplace Jésus, il n'est pas Jésus. Et de fait, si l'infaillibilité du successeur de Pierre est absolue et sans discussion aucune, elle est réservée au contrôle de la foi et des mœurs dans le souci de l'unité et de la charité. Par grâce d'état, le Pape est plus près de Dieu qu'aucun humain sur la Terre, mais il n'est pas Dieu et pire, s'il n'a pas l'amour du troupeau que lui a confié le Christ, comme dans le passé quelques mauvais papes l'ont montré, il est frappé de mutisme et il n'apporte rien sur le plan doctrinal, tel Zacharie ayant douté de paroles de l'archange Gabriel. À côté du Pape, comme à côté de Pierre dans notre récit, il y a le mystère du lien entre Jésus et le disciple bien-aimé, l'énigme de la grandeur de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

connu du grand prêtre ne font qu'un seul et même personnage. Ne recevant pas d'autorité sur les apôtres et les autres brebis du Seigneur, il a cependant le pas dans la liste des appelés et ensuite comme guide de son propre chef (Pierre) vers le mystère de la Passion, avant et après, dans la cour du grand prêtre et dans le tombeau vide. Dans les deux situations, il fait mieux que Pierre, son « patron ».

Je le redis donc ici[104], toute autorité dans l'Église doit être guidée et éclairée par l'amour du Christ, sans lui elle peut devenir tyrannie et pour le successeur de Pierre, mutisme doctrinal et paralysie en ce qui concerne la charité, comme l'histoire de certains papes a pu nous le montrer ! Cela s'applique aussi à tous les baptisés, surtout à certaines catégories de laïcs qui trouvent dans les fonctions qu'on leur a confiées dans l'Église une sorte de dérivatif à leur complexe d'infériorité, justifié ou non, tant vis-à-vis de leurs prêtres, que de leur femme, de leurs enfants, sans oublier bien sûr les collègues de travail ! Le manque de prêtres aidant, ajoutant au mépris très à la mode de toute forme de hiérarchie, cela a produit dans beaucoup de paroisses un véritable terrorisme spirituel et intellectuel installant en fait des quasi-soviets aux commandes de la communauté, sous toute espèce de sigles ou titres abrégés comme on aime le faire aujourd'hui, tenant le clergé en laisse et les fidèles en otage. Comme tous les idéologues, ils vivent dans des bulles à la mode des années 1970. Leur nocivité, en vidant nos églises, a fait ses preuves.

Ce qu'on prend chez eux pour du dévouement n'est en fait qu'une sorte d'addiction à l'autorité et qui s'oppose à eux aura droit à tous les coups bas que la haine peut produire chez des esprits médiocres, surtout dans l'Église.

Ainsi sont découragés, chez des jeunes, bien des vocations. D'ailleurs certains n'hésitent pas à dire que l'Église peut bien se passer d'avoir des prêtres trop nombreux. Cela évitera le cléricalisme et obligera ainsi les laïcs à prendre leurs responsabilités.

Dans ce jeu de pouvoir, de masques et de faux nez, l'amour est totalement absent et l'Église devient une peau de chagrin. Le souvenir du disciple anonyme annonçant le bien-aimé serait alors certainement utile et efficace !

Mais, avant l'épisode du tombeau vide, il y avait eu le dernier repas de Jésus où il était explicitement apparu. Comme dans cette scène il ressort du groupe des douze en même temps que Pierre et Judas, sa présence doit donc avoir un lien avec eux[105]. Il interroge brièvement Jésus, penché sur sa poitrine (dans le sens de ce qui est dit du Verbe en Jn 1,18) et Jésus lui communique la réponse sur l'identité du traître. Comme son maître, il la garde secrète. Pourquoi ? Ce n'est pas dit. Mais ce qui est certain, c'est qu'après s'être rapproché physiquement de Jésus d'une manière privilégiée dans ce que nous pourrions appeler une attitude mystique, il communie dans le secret d'une révélation qui pourrait, si elle était prématurément dévoilée, nuire à l'unité du groupe. Judas part seul dans la nuit, les dix autres apôtres demeurent dans l'obscurité de leur interrogation sans réponse. Seul Jésus et le bien-aimé sont dans la lumière de la vérité.

Ainsi l'amour donne-t-il une communion plus intime avec Jésus, mais il donne aussi accès à des mystères douloureux de la Passion, aux limites de la compréhension humaine puisque, en même temps qu'il donne la bouchée trempée à Judas, Jésus lui laisse la liberté de le trahir. Et je dis bien la liberté et non

l’obligation comme certaines spéculations l’ont laissé entendre. D’ailleurs, Satan avait déjà suggéré à Judas cette horrible idée (Jn 13,2). Celle-ci le plaçait déjà en dehors du groupe des douze et le rendait indigne de recevoir la bouchée trempée des mains du Christ.

C’est pourquoi je n’hésite pas à dire que l’Église exerce un ministère de miséricorde quand elle demande à des personnes, qui à des degrés divers ont rompu d’importants liens d’amour et d’unité et demeurent de par leurs actes et leurs pensées dans les conséquences de ces choix funestes, de s’abstenir de l’eucharistie.

Je demeure un partisan de la communion fréquente, mais pas n’importe comment ni dans n’importe quelles conditions. Car la négligence laxiste mène droit au sacrilège, notion que bien sûr notre société laïque veut bannir avec hélas l’assentiment de quelques voix religieuses ne jurant que par la mode. Mais le sacrilège existe bel et bien, tout simplement parce qu’il y a le péché et le sacré. C’est ce qu’implique toute religion.

Mais tout un modernisme chrétien repousse ce terme, car, bien souvent, il marque une distance telle entre ce qu’il appelle le Jésus de la foi et le Jésus historique totalement inconnaissable, ou presque, qu’en fait, Jésus-Christ n’est plus le verbe incarné, mais un être humain marqué par son époque tout en la dépassant, et réduit du reste à l’état de concept. On ne peut aimer sous forme de concept, l’amour dont le Christ nous parle ici, ce qui achève de rendre inconcevable l’idée même de sacrilège. C’est pourquoi il faut aussi relever que les dix apôtres qui n’ont pas eu connaissance de la réponse de Jésus au disciple bien-aimé ne voient pas la scène sacrilège où Judas se perd. Ils ont encore trop d’idées fausses sur Jésus pour l’aimer comme il

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

m’attacherai-je qu’à un « détail » de grande importance. Sachant la fin de son séjour sur Terre proche et ayant le pressentiment que son départ se produira d’une manière extraordinaire, Élie pose la question à celui qu’il a choisi pour successeur : « Demande ce que je dois faire pour toi avant d’être enlevé loin de toi. » Élisée répondit : « Que vienne sur moi je te prie une double part de ton esprit » (2R 2,9) et ici il faut bien comprendre qu’Élisée ne demande pas à être deux fois supérieur à son maître comme prophète. Il ne fait que solliciter la part qui revient au Fils aîné selon Dt 21,17, autrement dit il veut être l’héritier d’Élie. Et celui-ci lui répond : « Tu demandes une chose difficile. Si tu me vois pendant que je serai enlevé loin de toi, alors il en sera ainsi pour toi, sinon cela ne sera pas » (2R 2,10).

Le pouvoir de prophète est ainsi clairement présenté comme ne pouvant venir que de Dieu et, comme cela est écrit fort pertinemment dans la note de la TOB sur ce verset, Élie « ne peut qu’indiquer le signe qui le désignera comme tel : qu’Élisée voie ce qui est caché aux hommes, car le prophète est essentiellement un voyant ». Élisée verra l’assomption de son maître et il sera prophète, héritant des mêmes pouvoirs que lui.

Dans l’Évangile, les onze apôtres et d’autres disciples hommes, ce qui laisse déjà préfigurer une succession instituée des apôtres, voient Jésus s’élever dans le ciel après avoir été bénis par lui. Ils ont été gratifiés d’une vision leur donnant un signe d’autorité.

Les apôtres peuvent alors être revêtus de la puissance d’en haut et la communiquer à des successeurs, car d’autres disciples ont aussi été bénéficiaires de cette vision d’ascension. Aussi cette vision d’ascension, qui implique aussi une descente de

puissance sur ceux qui en sont témoins, peut être considérée comme faisant partie du mystère de la célébration de la messe. Le prêtre communique avec la droite de Dieu. Par son ordination il prête sa voix et ses mains au Christ glorifié à la droite du Père, dans un « en-haut » caché et dans un « en-bas » visible, le pain et le vin. Par la puissance du Saint-Esprit, il y a montée du prêtre vers la droite du Père et descente du Christ dans les espèces du pain et du vin, ou encore coïncidence entre la personne du Christ et le prêtre, parce que ce dernier a reçu le sacrement de l'ordre. Le mystère de l'Ascension est lié au mystère du sacerdoce chrétien. Le fruit visible en est la messe. Aussi le prêtre est-il un être pour la messe (la messe tout entière bien-entendu, de l'invocation trinitaire au renvoi de la fin) et la messe doit-elle être toujours sa tâche principale et primordiale.

Je pense aussi utile d'ajouter que la manière dont on croit à la présence réelle de notre Seigneur dans l'eucharistie est liée à la réflexion que l'on a sur l'Ascension. Ce que l'on ressent de l'efficacité des sacrements à partir de ce que l'on croit qu'ils sont est toujours lié à notre manière d'envisager la présence-absence du Christ qui constitue l'être même de l'Église.

Pour ne prendre qu'un exemple dans l'histoire de l'Église, les grands débats sur l'eucharistie du XVI^{e} siècle entre protestants et catholiques, puis entre protestants eux-mêmes, principalement pour ces derniers entre réformés calvinistes et luthériens, liaient bien ce qui était cru de l'Ascension à la foi en la présence réelle du Christ dans l'eucharistie. Tout comme le catholicisme, les orthodoxies luthériennes et réformées de l'époque ont affirmé le réalisme sacramentel, avec des définitions différentes certes, dont l'esprit polémique a quelquefois manqué à la prudence et à la mesure. D'où il a résulté aujourd'hui, dans le protestantisme, des évolutions

regrettables vers un symbolisme affirmé, la célébration de la sainte Cène étant de l'ordre du monument aux morts où le Christ devient de plus en plus l'équivalent d'un « soldat inconnu » dont on fait mémoire.

Mais le catholicisme lui-même, en dépit de ses dogmes et de son magistère, n'a pas, dans la pratique, été épargné. Dans les années 1970 en France, il s'était protestantisé par une simplification outrancière de la messe, qui n'avait pas été voulue par le concile Vatican II et encore moins par le pape Paul VI. Il n'y a qu'à voir pour les jeunes générations, comment le pape Benoît XVI célébrait la messe de Paul VI. Il y a un art de célébrer qui inclut la beauté de la musique, des paroles de cantiques intelligentes, et fidèles à la foi catholique, des vêtements liturgiques enfin dignes de leur fonction. Tout cet ensemble doit contribuer à s'approcher au plus près du mystère de la présence-absence, de ces deux vérités apparemment contradictoires, mais qui ne le sont en rien : il est aussi vrai que Jésus-Christ est présent sur l'autel dans les espèces du pain et du vin, qu'il est assis à la droite de Dieu, qu'il est localisé dans le sacrement pour se mettre à la portée de chaque fidèle tout en siégeant dans sa gloire qui, par sa nature même, ne peut que nous échapper tant sa réalité divine nous dépasse[114]. C'est là le grand mystère de la messe qui, entre autres, procure ce bien inestimable de parachever le sacrement de la pénitence par la présence sanctifiante du corps du Christ. La dernière apparition du ressuscité comporte d'ailleurs l'ordre de prédication de la conversion et du pardon des péchés comme conséquence de la mort et de la résurrection du Christ (versets 46 et 47). Seuls les pécheurs repentants peuvent donc s'approcher de l'eucharistie. Il faut donc essayer de comprendre les interdictions d'eucharistie de l'Église avant de les critiquer. On verra que

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

appeler les fidèles à garder les commandements et les enseignements de Jésus qu'il est légitime de se demander si on les aime vraiment.

Et pourtant, nous ne sommes pas sans force puisque nous ne sommes pas seuls. Nous avons un défenseur que Jésus nous a promis pour être toujours avec nous. Et mieux encore Jésus a dit à ses disciples, dans les versets forts malheureusement omis, que ce défenseur qu'il appelle Esprit est connu d'eux et est en eux (v17). Et la preuve en est que les disciples auront le privilège de le revoir vivant et qu'ils vivront de cette vision alors que le monde, ayant été incapable d'accueillir l'Esprit de Vérité et de le voir, ne verra plus Jésus. Et Jésus tourne ainsi la page sur ce monde dont le prince est visiblement le diable. Il montre bien là que le monde est déjà jugé à cause de son incrédulité. Et il répond à ses apôtres, et à nous au travers de leurs personnes, pour nous redonner confiance et insister encore une fois sur la nécessité de l'aimer par l'obéissance à ses commandements. Celui qui aimera Jésus sera aimé de son Père. Tout cela est dit dans les versets supprimés sans doute parce qu'ils ont été lus trop hâtivement et pris pour une répétition, voire un défaut de raisonnement comme le comprend d'ailleurs un des apôtres, Jude, qui demande pourquoi Jésus ne se manifeste pas plutôt encore une fois au monde qui n'est pas convaincu, alors que les apôtres, du moins c'est ce qu'il croit, eux le sont.

Réfléchissons-y bien, Jude peut parfaitement exprimer ce que ressentent beaucoup de chrétiens. Pourquoi Jésus ne se livre-t-il pas à quelque coup d'éclat vis-à-vis de ce monde incrédule et de ses créatures qui bafouent d'une manière ostentatoire l'Esprit de Vérité ? Et cela pourrait aller jusqu'à demander la descente du feu du ciel.

Avouons que nous y pensons quelquefois devant certaines aberrations venant de ceux qui aujourd'hui s'affirment comme les farouches ennemis de Jésus. Et je confesse personnellement avoir même pensé à des lieux, voire hélas à des personnes !

Mais le jugement du monde hostile ne nous regarde pas. C'est l'unique affaire de Dieu. D'où la réponse de Jésus à Jude qui correspond à la reprise du texte par notre lectionnaire. Mais encore vaut-il mieux savoir qu'elle s'adresse à Jude et à sa remarque sur le monde. Ce n'est pas une déclaration d'ordre général.

Le « quelque » du « si quelqu'un m'aime, il gardera mes paroles » n'appartient pas au monde, mais à l'Église, aux apôtres en premier lieu, ensuite à ceux qui croiront à cause de leurs paroles, car je le répète, c'est à Jude que Jésus répond.

À ceux qui pensent que j'exagère en accentuant la différence entre le monde et l'Église, je conseille de relire le chapitre 17 de l'évangile selon saint Jean, appelé prière sacerdotale. Entre autres ce verset 9 où Jésus dit : « Je prie pour eux ; je ne prie pas pour le monde, mais pour ceux que tu m'as donnés : ils sont à toi et tout ce qui est à moi est à toi comme tout ce qui est à toi est à moi et j'ai été glorifié en eux. » Et ensuite il précise : « Désormais je ne suis plus dans le monde, eux restent dans le monde tandis que moi je vais à toi. Père saint, garde-les en ton nom que tu m'as donné pour qu'ils soient un comme nous sommes un » (v11).

Ainsi, l'action de l'Esprit va agir dans le monde à la prière de Jésus non pas directement sur le monde, mais sur les apôtres et avec eux et à leur suite sur les chrétiens réunis en Église qui manifesteront l'Esprit au monde. Je l'ai déjà dit et écrit, une promesse de Dieu ne limite jamais sa puissance, elle constitue

simplement un signe désignant la place et le rôle des chrétiens qui par l'Esprit doivent se sanctifier, communiquer cette sainteté dans le monde tout en étant conscients de l'hostilité qui y subsiste, caractérisée par la désignation « ce monde » typique du quatrième évangile.

Et l'Esprit est désigné, dans notre passage, par le mot Paraclet, qu'on traduit généralement par défenseur, c'est l'avocat qui parle à la place de. Ce mot a donc une connotation judiciaire et convient parfaitement au terme biblique du procès entre Dieu et son peuple, utilisé dès l'Ancien Testament par le prophète Osée (Os 2,4-15 ; 4,1-3). Et Jean lui-même en maints endroits de son évangile utilise les mêmes termes juridiques (en dehors de notre passage on pourra lire Jn 15,26 à 16,11).

Dans une série de conférences de Carême prononcées à la radio en 1965, le pasteur Albert Greiner, qui fut l'évêque luthérien de ma première ordination, parla admirablement du Saint-Esprit. Ses propos furent heureusement imprimés dans un livre ayant pour titre *Le Saint-Esprit, ce méconnu*, titre très évocateur et toujours stimulant[126]. Ce livre n'a pas pris une ride et demeure une mine pour tout chrétien qui veut mieux connaître l'Esprit Saint. Albert Greiner aussi bon exégète et prédicateur que pasteur expérimenté, a bien vu l'importance du verset 17 de notre chapitre[127] de saint Jean dont j'ai parlé précédemment, en regrettant qu'il fût omis. Il le place même en exergue de sa conférence sur l'Esprit de Vérité, qui commence justement par cette phrase : « Le procès continue ! » « Quel procès […] celui que notre méfiance et notre hostilité intente en permanence au Seigneur des Cieux et de la Terre[128]. » Et notre prédicateur poursuit sur le combat de l'Esprit qui plaide pour Dieu et pour nous en agissant par les disciples dans le monde, illustrant ainsi

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Le Sacré Cœur de Jésus

Première lecture : Ez 34,11-16
Deuxième lecture : Rm 5,5-11
Évangile : Lc 15,3-7

Cette parabole de la brebis perdue a son récit parallèle chez Matthieu[137]. Je n'en évoquerai qu'un point particulier pour mieux faire ressortir l'intention de Luc. Chez Matthieu, en effet, Jésus s'adresse à ses disciples à la suite de leur questionnement : « Qui est donc est le plus grand dans le Royaume des Cieux ? » Jésus répond en faisant venir un enfant et demande de redevenir comme un enfant pour entrer dans le royaume, ensuite il met en garde ceux qui seraient une occasion de chute pour « ces petits qui croient en moi » et poursuit par le récit de la brebis perdue. Le reste du chapitre concerne les corrections fraternelles, la prière en commun, le pardon entre frères, illustré par la parabole du serviteur impitoyable[138]. Il est donc très clair que le thème de la brebis perdue s'inscrit dans la vie interne de l'Église et doit inspirer les règlements de la communauté.

Chez Luc, le cadre est très différent. Cela ne veut pas dire que la référence et l'application communautaire soient complètement étrangères à sa pensée. Mais ce n'est pas ce qu'il met en avant. Ce qui provoque le récit de la parabole, c'est l'attirance qu'exerce Jésus sur tous les pécheurs publics, particulièrement les collecteurs d'impôts, ces gens détestés des pharisiens. Et ceux-ci ne peuvent s'empêcher de murmurer devant un tel spectacle. Leur rigorisme religieux et moral est tel

qu’il les empêche de croire à une conversion possible ! Luc s’oppose à de tels individus qui ne peuvent que gêner l’évangélisation, comme il le fera également dans le livre des Actes des apôtres contre des judéo-chrétiens, issus du pharisaïsme, qui veulent obliger les pagano-chrétiens à respecter les rites juifs[139].

On sait l’importance qu’a pour saint Luc le thème de l’universalisme du salut. On comprend donc qu’il se soit attaqué à ce qui, à ses yeux, en constituait l’obstacle le plus important : l’esprit pharisien. Notre lectionnaire aurait donc dû nous donner les deux premiers versets du chapitre qui expliquaient le cadre du récit de Luc.

Cela dit, il faut essayer de pénétrer plus avant dans la logique de l’esprit pharisien pour mieux comprendre son contraire : la logique de Jésus au travers du témoignage de saint Luc.

Laisser quatre-vingt-dix-neuf brebis pour aller en chercher une ne fait-il pas prendre paradoxalement un risque démesuré ? Car les quatre-vingt-dix-neuf autres vont rester sans berger et en danger. Certes Luc donne l’impression que pour lui une seule brebis (verset 6) étant perdue, les autres pourraient se passer de berger pendant un temps, et chose étrange, il parle justement, à la fin de sa parabole de quatre-vingt-dix-neuf justes qui n’ont pas besoin de conversion (verset 7)[140]. Pour le Nouveau Testament, tout homme a besoin de conversion, on peut donc penser, comme le fait la TOB, que Luc désigne plutôt des gens qui se croient justes, qui n’imaginent donc pas qu’ils aient à se repentir de quoi que ce soit ! Mais cela ne résout pas notre problème. Le berger ne devrait-il pas justement demeurer auprès d’eux pour s’en occuper et les détromper sur leur fausse justice

qui en fait eux aussi des brebis, d'autant plus perdues qu'elles n'en ont pas conscience ?

Si elle a l'avantage de rappeler que nul n'est juste devant Dieu, cette explication n'est pas entièrement satisfaisante, parce qu'elle raisonne trop logiquement et que la parabole n'en demande pas tant !

Là encore, revenons aux versets qui précèdent le texte que nous avons lu (1 et 2). Les collecteurs d'impôts et les pécheurs s'approchent de Jésus pour l'écouter et les pharisiens murmurent d'une manière hostile ! Cela veut dire que ces pécheurs, qui éprouvent le besoin d'écouter le Christ en s'approchant de lui malgré leur état de pécheur public et scandaleux, ressentent déjà dans leur cœur un besoin de conversion.

Les pharisiens, témoins de ce spectacle, ne manifestent que des murmures de réprobation. Ils sont aveugles devant le miracle de la conversion des cœurs. Aussi François Bovon a-t-il raison d'écrire, à propos des réflexions sur les quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de conversion : « À mon avis, Luc ne pousse pas son raisonnement si loin. Minoritaire face au judaïsme de son temps, le christianisme par la voix de Luc défend la valeur, aux yeux de Dieu, des pécheurs convertis. Certes minoritaires, ils ont droit – telle est leur conviction – à l'approbation divine. Et l'origine sociale, raciale et religieuse de ces minoritaires n'a pas d'importance. L'expression "les publicains et les pécheurs" les qualifie, ici comme ailleurs, en tant que chrétiens issus d'un passé coupable. Luc ne s'intéresse pas aux "quatre-vingt-dix-neuf" autres[141]. » Aussi les pharisiens préfigurent-ils ceux qui voient et qui sont aveugles au chapitre 9 de l'évangile de Jean, récit de l'aveugle né, et ainsi ceux qui sont

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Et le moins qu'on puisse dire, c'est que Jésus ne fait pas les choses à moitié. Il se fait apporter de l'eau, mais en grande quantité et pas dans n'importe quoi, six jarres de pierre de cent litres chacune. Celles-ci avaient de plus une signification religieuse concernant la purification des mains et des pieds pour les ablutions avant les repas. D'où la nécessité de serviteurs que Marie avait donc devinée. Et ces serviteurs prennent d'un seul coup une importance puisqu'ils vont accomplir deux grands actes aux yeux du Christ : ceux d'obéissance et de foi. À aucun moment en effet il n'est dit que Jésus change l'eau en vin. Certes ils doivent bien voir que ce n'est plus de l'eau. Mais qu'est-ce ? Ils ne peuvent pas être sûrs. Ils ne sont pas appelés à goûter. Ils obéissent au Christ et vont vers le responsable du repas, le chef maître d'hôtel. Ils partent vers lui comme les dix lépreux avec leur lèpre vers le prêtre à qui ils doivent faire constater leur guérison. D'acteurs passifs des noces de l'époux imprévoyant, les serviteurs deviennent agents actifs de l'époux prévoyant, le Christ Messie agneau de Dieu. Et cela parce qu'ils ont écouté Marie et Jésus, ont été sensibles à leur voix et qu'ils ont manifesté obéissance et foi.

Et le comble de l'histoire – mais Jean aime les paradoxes, lui qui n'hésitera pas à placer dans la bouche de l'horrible Grand Prêtre Caïphe une prophétie juste[156] – c'est que le responsable des plaisirs terrestres de la noce, de la qualité du vin et des mets, sans rien y comprendre en en restant à son niveau de sommelier, va faire le constat de la réalité surnaturelle de la noce de l'agneau.

Le vin est bien meilleur ! Et puisqu'il n'a rien compris à la manifestation anticipée de « l'heure » de Jésus, son constat ne lui fait pas chanter je ne sais quel *Alleluia*, mais proférer des critiques sur la faute de l'époux quant au service des vins selon

l’usage à l’époque. Il est resté dans la cave des plaisirs de la Terre. Alors que Jésus, Marie, les apôtres et les serviteurs sont à un autre niveau et se trouvent en quelque sorte portés grâce à ce premier signe de Cana, au sommet de l’espérance religieuse d’Israël.

Les auditeurs-lecteurs de Jean, comme nous-mêmes, ont été, sont ou seront invités à de telles noces comme celles de Cana. Des moments de joie humaine partagée, il y en a peu, mais il y en a tout de même. Savent-ils, savons-nous trouver dans la joie, la grâce (les racines de ces deux mots sont voisines en grec, voir par exemple les premiers mots de l’archange Gabriel à Marie : Lc 2,28), découvrir le Christ qui veut nous faire aller au-delà du bonheur humain, en nous offrant mieux : le vin meilleur qu’il a transformé, dont l’existence est connue par la foi et l’obéissance des serviteurs du Christ et de Marie ? Pouvons-nous avoir, nous aussi, cette vocation de serviteur, sommes-nous sensibles aux voix du Christ et de Marie, et pour cela nous adressons-nous suffisamment à eux dans la prière ? Toutes ces possibilités existent pour ceux qui, participant à l’eucharistie, ont conscience de boire le vin excellent de l’agneau qui enlève les péchés du monde, vin qui est alors son propre sang.

---

148. Voir note de la TOB sur Jn 2,11 qui détaille cela à propos du mot *semeion* en grec, utilisé par Jean pour tous les miracles de Jésus donc aussi pour celui de Cana.

149. Jean-Marie SEVRIN, *Le Jésus du quatrième évangile*, éd. Mame-Desclée, p. 163 à 168 auquel je me suis référé.

150. Annie JAUBERT, *op. cit.*, p. 33-37.

151. Voir Lc 7,24-28, le célèbre jugement de Jésus sur Jean Baptiste qui se termine par : « Je vous le déclare, parmi ceux qui

sont nés d’une femme aucun n’est plus grand que Jean ; et cependant le plus petit dans le royaume de Dieu est plus grand que lui » (Jn 7, 28).

152. Annie JAUBERT, *op. cit.*, p. 35, note 49.

153. Annie JAUBERT, *op. cit.*, p. 135 à 139.

154. Note de la TOB sur Jn 2,4.

155. Mc 7, 24-30.

156. Jn 11,49-53, déclaration de Caïphe quand il apprend la résurrection de Lazare par Jésus.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

pour ceux qui ont écouté Jésus à Nazareth et qui ont laissé passer l'occasion de recevoir la grâce. Leur admiration pour le discours les avait pourtant bien disposés, mais superficiellement. La prise en considération des paroles exceptionnelles porteuses de grâces qui auraient dû les élever jusqu'à la vérité du Christ est au contraire la cause de leur chute, parce qu'elles ne rencontrent que la dureté de leur cœur assise sur la seule logique qu'ils reconnaissent, c'est-à-dire la logique humaine. Ils ne comprennent pas le sens « de l'annonce de l'année favorable accordée par le Seigneur », qui déjà chez Isaïe renvoyait à l'année jubilaire instituée par Lv 25, année de libération de toutes sortes et de retour dans la terre de leurs pères que le prophète avait appliqué déjà au temps messianique et que Jésus amplifie encore.

Alors nous-mêmes, où en sommes-nous ? Sommes-nous prêts à entendre Jésus nous parler de la foi et de l'espérance en la toute-puissance de Dieu toujours favorable à ceux qui lui obéissent, sans pour autant voir des signes ou des miracles ? Que d'oublieux et d'ingrats dans l'Église qui n'attendent de Dieu que du sensationnel et ne se rendent pas compte que, depuis longtemps peut-être, ils en ont reçu abondamment sans bien toujours s'en apercevoir et sans rendre grâce. Les paroles qui auraient pu les rendre conscients venaient peut-être de la bouche de gens trop connus, parents ou amis, voire de leur prêtre, et cette connaissance humaine tel un écho à l'interrogation : « N'est-ce pas le fils de Joseph ? » les a empêchés d'aller au-delà.

Ils tombent alors dans l'incrédulité que Jésus sent si bien qu'il la compare à celle qui régnait au temps d'Élie et d'Élisée. Alors que les juifs du temps d'Élie mouraient de la famine à cause de la sécheresse envoyée par Dieu pour les punir de leur

infidélité religieuse, une femme païenne, veuve, accueillit à Sarepta le prophète juif qui assura sa subsistance et celle de son fils, et même ressuscita le jeune homme alors que celui-ci avait été pris par la mort. Et Jésus monte d'un cran dans la hardiesse de sa comparaison en parlant du successeur d'Élie, Élisée, guérissant de sa lèpre le général syrien Naaman, appartenant aux ennemis traditionnels d'Israël. Oui, la bonté de Dieu est comme un torrent impétueux. Quand on dresse un barrage devant elle, elle se détourne et part ailleurs.

Malheureux habitants de Nazareth qui n'avez vu dans le fils de votre charpentier vous annonçant la grande année de bonté de Dieu, le salut pour les juifs et les païens, venu aussi chez vous pour, avec piété, accomplir également la loi jubilaire, qu'un jeune prétentieux venu faire le malin dans le pays de son enfance.

Malheureux catholiques qui, sclérosés dans les idées hétérodoxes, dégoutez les prêtres qui veulent empêcher la barque de couler, faites la vie impossible à vos évêques fidèles pourtant au successeur de Pierre, et qui défendez votre pré-carré telle une section syndicale croyant encore à la lutte des classes et qui, inconsciemment, voulez établir la dictature du laïcat sur le clergé !

En faisant partir vos prêtres, en abrégeant souvent leurs jours et en les précipitant dans le désespoir, tout comme les habitants de Nazareth voulant se débarrasser de Jésus en le faisant tomber du haut d'un escarpement, vous prenez la suite de leur incrédulité.

Mais tout comme à Nazareth le Christ passe au milieu de vous, sans faire le moindre miracle. Vous recevrez le salaire de vos cœurs endurcis. Car, je vous le demande, les prophètes

devraient-ils alors se faire voir ailleurs que dans leurs pays, autrement dit les prêtres et les évêques trop fidèles au Pape aller se faire voir à Rome ou partir dans quelque île lointaine ? Pour éviter ce choix douloureux et lourd de conséquence pour tous, la seule issue est la conversion des cœurs rendue possible par la puissance de l'Esprit Saint qui était avec Jésus.

---

161. Michel VIOT, *op. cit.*, 4e dimanche du temps ordinaire, p. 276.

162. François BOVON, *op. cit.*, p. 207 et 208.

163. Michel VIOT, *op. cit.*, p. 277 et 278.

164. François BOVON, *op. cit.*, p. 208 : « Pour Luc la parole de Dieu est enveloppée dans les paroles humaines, et celles-ci transmettent la faveur de Dieu qui n'est pas seulement sentiments, mais évènements qui nous engagent envers lui. *Charis*, « grâce », est rare chez Luc mais jamais employé au hasard. C'est la grâce de Dieu pour Jésus (Lc 2,40) qui se reflète en lui et à travers lui (Lc 2,52) comme la sagesse. Ici elle atteint les autres à travers ses paroles, comme plus tard elle les atteindra à travers celles de ses disciples (Ac 14,3 ; 20,24-32). »

165. Voir les deux notes de la TOB sur ces versets, auxquels j'ajouterais personnellement que si Marie est considérée aussi comme fille de Sion, c'est à dire représentante du peuple d'Israël, l'idée de la division d'Israël est encore renforcée, ce qui n'exclut pas bien sûr la souffrance de Marie devant la croix, le glaive aurait donc un double sens.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

dois, en tout cas, pas les imposer aux autres. La seule place que je puisse occuper n'est pas aux côtés de Jésus, mais parmi ses auditeurs. Mon seul droit, les écouter. Telle fut semble-t-il l'attitude de Luc […][178]. »

Écouter, oui, c'est bien l'attitude première qui est demandée à tout membre du peuple élu. « Écoute Israël » (Dt 6), début de la grande confession de foi du peuple juif.

De plus, dans le contexte de la révélation juive, la pauvreté ne correspond jamais à une situation de bonheur à rechercher. C'est bien plutôt la richesse et la prospérité qui constituent des bénédictions. Certes le royaume de Dieu annoncé par Jésus constitue, à bien des égards, un renversement des valeurs, mais à y regarder de plus près en ce qui concerne la richesse, Jésus n'a pas une attitude univoque. Il n'a imposé la pauvreté que dans le cas où la richesse était à ses yeux un obstacle au service de Dieu, comme il en donna l'exemple avec le jeune homme riche si on lit bien le récit qui le concerne, en revanche dans le cas de Zachée il lui laisse sa fortune, parce qu'il redevient ou se déclare honnête à son contact et affirme même que le salut est entré dans sa maison (Lc 19,8-10).

Aussi Jésus ne déclare-t-il pas les pauvres heureux, car chez Luc c'est au sens matériel, parce qu'ils sont pauvres. Il déclare heureux les pauvres qui croient au royaume de Dieu, parce que du fait de leur pauvreté (qui demeure un malheur), ils savent à cause de leur foi que le bonheur éternel existe dans le royaume de Dieu et qu'il sera leur possession. Ici il faut rappeler la perspective apocalyptique de Luc qui rejoint les invectives des prophètes comme Amos contre les riches. S'il y a des pauvres, c'est parce que la justice de Dieu est bafouée et sa loi oubliée. Dans le royaume de Dieu il ne peut en être ainsi et les pauvres le

savent. Ce savoir est leur seule richesse et c'est cette espérance qui les rend heureux[179].

Quant aux riches, ils ne sont malheureux que s'ils se bornent à ne trouver leur plaisir que dans leur richesse, si cette dernière est, comme le dit le texte, « leur consolation », j'ajouterais leur unique consolation. S'ils ajoutaient à leur plaisir d'être riches la générosité, l'esprit de partage et qu'ainsi leur consolation ne soit complète que s'ils soulageaient les pauvres, alors ils n'en seraient pas malheureux. Ce thème sera repris par Luc dans la parabole du mauvais riche et du pauvre Lazare (Lc 16,19-31).

Laissons donc le discours anti-riches aux démagogues en tous genres. Ne parlons de pauvreté et de richesse qu'en vue du royaume de Dieu, comme Jésus, en faisant bien ressortir que le bonheur, tout comme le malheur à leur sujet, est toujours lié à la place qu'y tient Dieu. Si cette présence divine est réelle, elle est source d'espérance chez le pauvre et de générosité chez le riche. L'espérance du pauvre, mise en relief par la qualification de « bienheureux » doit attirer l'attention du riche, tout comme le pauvre Lazare aurait dû faire comprendre au riche qui festoyait qu'il manquait quelque chose à son bonheur. Le mauvais riche n'a rien vu que ses mets succulents. Il a eu sa consolation « sur la Terre ». Il n'a rien d'autre à attendre[180].

Et on peut appliquer très exactement le même raisonnement pour ceux qui ont faim et qui pleurent. La faim et les larmes, pour celui qui croit au royaume, lui donnent conscience de l'imperfection de ce monde et nourrit une certitude plus forte de ce que peut être le royaume de Dieu.

La quatrième béatitude et la malédiction qui lui correspond embrasse des situations beaucoup plus diverses que les

précédentes. Mais ce qu'il faut d'emblée bien voir, c'est que la haine (qui produit du mal aussi chez celui qui est haï), l'exclusion (des synagogues très probablement), l'insulte (ou honte), atteinte à l'honneur, le rejet du nom comme méprisable (diffamation), tout cela a pour cause le Fils de l'homme. Autrement dit, celui qui subit ces choses n'est heureux que si toutes ces actions négatives à son encontre sont liées à son statut de chrétien ! Voilà qui aujourd'hui revêt une actualité importante, depuis plusieurs années d'ailleurs, dans notre propre pays où le christianisme subit ce genre d'outrages, celui de la dérision pour l'instant, et dans d'autres pays, ceux-ci sont complétés, si j'ose dire, par la persécution physique qui va jusqu'à la mise à mort.

Aussi faut-il que les chrétiens, qui à bon droit se sentent agressés, mesurent l'intensité des attaques dont ils sont l'objet et les comparent avec ce que d'autres subissent. Ceux qui souffrent le moins doivent aider ceux qui souffrent le plus. La lâcheté et les silences deviennent de plus en plus intolérables et l'Église doit les dénoncer.

C'est pourquoi ceux qui ne ressentent rien du tout au point de penser que, grâce aux apports de la modernité et à la tolérance que, paraît-il, elle engendrerait, on peut être chrétien sans de tels risques, se complaisent alors dans des illusions ou des tromperies quand ils s'adressent à d'autres. Les jouisseurs de décadence qui n'aiment pas être dérangés ont du souci à se faire parce que Jésus leur donne pour ancêtres, en ce qui concerne leur bonne réputation, les faux prophètes de l'ancien temps.

---

173. François BOVON, *op. cit.*, p. 274, commentaire sur le verset

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Aussi leur donne-t-il une réponse subtile qui pousse à la réflexion « Si vous étiez des aveugles, vous n'auriez pas de péchés. Mais à présent vous dites "nous voyons" : votre péché demeure » (Jn 9,41).

Jésus évite donc l'attaque frontale qui aurait constitué une offense directe. Et j'ai dit à ce sujet qu'il se comportait comme un sage. « Un frère offensé est plus inaccessible qu'une ville forte et les querelles sont solides comme un verrou de donjon » (Pr 18,19).

Jésus veut les convertir et leur parle donc de cette manière subtile, appliquant aussi un autre passage du livre des Proverbes : « Vois-tu un homme sage à ses propres yeux ? Il y a plus à espérer d'un sot que de lui » (Pr 26,12).

Les pharisiens comme les juifs, qui du temps de Jésus se croyaient supérieurs aux autres pour les raisons exprimées plus haut, se trouvent donc sages à leurs yeux. Parce que leurs yeux ne voient qu'avec leur prétendue sagesse, ils sont aveugles, dans Jean 9 ils ne voient pas le miracle de Jésus et ne comprennent pas de ce fait sa signification. Dans le texte de Luc que nous commentons, ils prétendent guider des aveugles parce qu'ils se croient voyants. Ils tomberont tous dans le trou, le trou du jugement définitif de Dieu, image bien connue de l'Ancien Testament (Is 14,17-18 et Jr 48,43-44). Ils accomplissent ainsi cet autre passage de saint Jean : « Celui qui n'obéit pas au Fils ne verra pas la vie mais la colère de Dieu demeure en lui » (Jn 3,36). Pour en rester au vocabulaire johannique, ils n'ont pas reçu la lumière, ils sont donc aveugles (voir au prologue Jn 1,9-12). Et ils ont une telle présomption qu'ils ne s'en rendent pas compte et prétendent conduire les autres. Oui, leur péché demeure donc bien tel que Jésus leur dit. Et les plus honnêtes

d’entre eux auront ainsi matière à réflexion.

Pour Luc, dans notre texte, le péché qui demeure en eux et les maintient aveugles les fera tomber dans un trou avec leurs disciples et les rendra ridicules en les dévoilant en train d’essayer d’ôter la paille des yeux des autres alors qu’ils sont affligés d’une poutre ! Cela dit, le Jésus de Luc ne veut exhorter qu’à l’humilité et à la quête de la lumière possible qu’en cherchant Dieu seul, et non pas à une sorte de concours de style : « Plus instruit que moi tu meurs », ou encore à une disqualification de tous ceux qui ont le titre de maître. Ce qui compte c’est de recevoir la lumière qui place tous les hommes à égalité.

Chacun est alors questionné, car tous dans l’Église, quelle que soit notre place, nous avons à enseigner nos frères par nos paroles et par nos exemples, et la dernière partie de notre texte nous montrera l’importance des actes.

Oui, où en sommes-nous quant à l’évaluation de nos propres capacités à communiquer la foi ?

Pareille question nous renvoie à notre connaissance de la parole de Dieu en incluant dans le verbe connaître le sens biblique d’aimer intimement. Il ne s’agit donc pas seulement de connaissances intellectuelles mais aussi de piété. Car les pharisiens avaient cette connaissance, comme beaucoup de docteurs d’Israël, mais cela allait-il de pair avec l’amour de Dieu et du prochain ? Pour certains oui, regardons aux deux exemples que nous donne le Nouveau Testament : Nicodème, disciple secret de Jésus, et Gamaliel qui, par sa prudence et sa sainte crainte de Dieu, sauve les apôtres devant le Sanhédrin.

Mais pour les pharisiens hostiles du récit de l’aveugle né et

les grands prêtres qui seront l'âme du complot contre Jésus, la réponse est non.

Aujourd'hui, la situation est, je pense, plus grave. Il y a une majorité de chrétiens dont les connaissances intellectuelles sont nulles, des pharisiens ils n'ont gardé que l'orgueil fondé sur le sentiment d'avoir mieux compris Jésus et son message que des siècles de tradition chrétienne, et cela grâce à quelques recettes issues de la modernité. Le bilan est, entre autres, la diminution des vocations pour enseigner le christianisme, et quand vocation il y a, le dégoût de certains devant des programmes de formation fort étranges, des maîtres qui ne le sont pas moins pour finalement donner un produit fini, « les séminaristes prêtres ordonnés » « malgré tout », mais ne sachant rien de la théologie traditionnelle ou de l'exégèse ! Mais bien sûr, il y aura eu les stages pour savoir comment mieux faire pousser les fraises… !

Au point où nous en sommes, je dirais que si certains séminaires se vident, c'est tant mieux, parce que d'autres se maintiennent ou se remplissent, ce qui est, pour l'instant, plus rare, mais cela existe. Je souhaite alors qu'on se demande pourquoi ? Et qu'à tous les niveaux de l'enseignement et de la transmission du christianisme, en famille, au catéchisme, en aumônerie de lycée, en séminaire et dans les paroisses, on se pose la question des aveugles conducteurs d'aveugles, qu'on sache donc discerner le degré d'analphabétisation chrétienne dans certains endroits. Qu'on détecte aussi les visionnaires de poutres, les invocateurs de l'esprit du Concile qui, pour avoir un pied dans la tombe, s'agitent de plus en plus, profitant jusqu'au bout de ce dernier appui, avec la rage rentrée de ne pas avoir de successeurs en descendant au tombeau.

La dernière partie, (v43-45), qui est proposée à notre

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« Seigneur » pour désigner Jésus[188]. Ici, contrairement au texte précédent, c'est Jésus le personnage central, dont le regard souverain distinguera dans cette foule endeuillée la détresse d'une mère.

« Voyant celle-ci, le Seigneur fut pris de pitié pour elle » (v11).

L'évangéliste n'a pas besoin de nous dire ce que pensait cette femme sur qui se pose le regard divin plein de pitié. Ce qu'il dit précédemment suffit. Elle avait beau être entourée, mais ce n'était finalement que la coutume, elle devait se sentir seule, abandonnée de toute affection humaine, surtout de celle qui lui était la plus chère, celle de son fils, rejetée aussi par Dieu qui, après lui avoir pris son mari, lui enlevait très tôt son enfant. Et elle ne sait pas que le regard de Jésus s'est posé sur elle et que ses yeux qui la voient sont ceux du Seigneur Dieu.

Il nous est arrivé souvent, et cela continuera jusqu'à notre sortie de ce monde, de nous sentir dans l'état de cette femme à un degré plus ou moins fort. Sachons que Dieu ne nous perd jamais de vue et que, plus notre détresse est grande, plus il est pris de pitié pour nous. Tous, qui que nous soyons, nous avons du prix à ses yeux. Ayons toujours conscience de ce regard qui ne nous quitte jamais. Sachons aussi qu'on n'approche jamais plus près du Seigneur que dans la détresse et le dénuement.

Ma deuxième remarque concerne un procédé littéraire utilisé par Luc et sa visée théologique. Derrière Jésus qui va agir souverainement, il y a le grand prophète Élie, qui pour Luc est le précurseur de Jésus, comme pour Matthieu l'était Moïse.

Élie représentait aussi en son temps le dieu souverain qui n'acceptait pas que son peuple se détourne de lui, mené par son

roi et surtout sa femme païenne, la terrible Jézabel venue de Sidon. Aussi Élie, sur les ordres de Dieu, envoie la sécheresse sur toute la Palestine et ses habitants vont mourir de faim. Et c'est vers une autre Sidonienne, la veuve de Sarepta, que le prophète ira, elle le recevra et croira en sa parole contrairement à sa compatriote Jézabel. Aussi ne mourra-t-elle pas de faim, tout comme son fils. Et quand ce dernier mourra de maladie, Élie le ressuscitera et le rendra à sa mère, tout comme ici le fait Jésus. On remarquera que Luc emploie très exactement la même expression. Mais Jésus n'agira pas tout à fait de la même façon cependant que le prophète Élie, et je vous invite à relire le magnifique chapitre 17 du premier livre des Rois.

Car les différences sont très intéressantes et nous montrent comment le procédé littéraire – utilisé en évoquant simplement par quelques situations et quelques mots un récit ancien sans le dire explicitement – sert un message théologique.

D'abord cela montre la présence de Jésus dans l'Ancienne Alliance. Paul avait donné l'exemple dans sa première épître aux Corinthiens 10,4, en évoquant le passage par le désert du peuple fuyant l'Égypte. Ce seront les miracles de Dieu qui lui permettront de survivre, le regard de pitié de Dieu jeté sur son peuple en lui donnant à boire et à manger. Pour l'eau, c'est la scène de Moïse frappant le rocher avec son bâton, car écrit saint Paul : « Il buvait à un rocher spirituel qui les suivait ; ce rocher c'était le Christ. »

Même chose dans l'épître aux Hébreux quand l'auteur nous parle du mystérieux Melchisédech, roi de Salem, l'ensemble de cette expression venant de racines hébraïques voulant dire « Mon roi de justice et de paix » (chapitre 7). Ce Melchisédech nous est présenté comme le fondateur d'une dynastie de prêtres

qui s'accomplira dans la tribu royale de Juda, selon l'auteur qui s'appuie sur le psaume 110,4, l'appliquant à la descendance davidique donc à Jésus, prêtre et victime du sacrifice parfait et définitif, sans répétition nécessaire, donnant la vie éternelle. Melchisédech annonce lui aussi le Christ, tout comme Élie.

Enfin, Jean utilisera ce même registre pour bien montrer que Jésus est la parole éternelle de Dieu au cours de la discussion qu'il a avec les pharisiens sur la postérité d'Abraham ; elle se terminera par l'affirmation qu'Abraham a vu le jour de Jésus et s'en est réjoui (Jn 8,56) et surtout par l'extraordinaire déclaration finale : « Avant qu'Abraham fût, je suis » (Jn 8,58).

Mais Luc pousse son originalité plus loin. Ce qu'avaient opéré ces anciens signes était très beau ; le rocher miraculeux, le prêtre du très haut Melchisédech, le grand prophète Élie qui, de plus, devait revenir dans les derniers temps selon le prophète Malachie (3,23-24). Jésus, lui, fait beaucoup mieux. Luc ne le dit pas, il le suggère, ce qui est différent de la manière dont Paul situait Jésus par rapport au rocher miraculeux du désert ainsi que de celle dont l'auteur de l'épître aux Hébreux concernant Jésus par rapport à Melchisédech.

Luc n'a même pas prononcé le nom d'Élie. Il ne parle que de Jésus et le peu qu'il dit suffit à montrer que Jésus a fait beaucoup plus qu'Élie. Il est le Seigneur et on ne lui demande rien[189]. Il n'y a pas de dialogue avec la femme, comme Élie avec la veuve de Sarepta. Un simple ordre : « Ne pleure pas. » Non pas que les pleurs ne soient pas compatibles avec la foi, Jésus lui-même pleurera, Jean nous le dit explicitement quand il nous le dépeint devant le tombeau de Lazare, Luc le sous-entend très certainement par la prière d'angoisse à Gethsémani en évoquant la sueur de sang (Lc 22,43) et puis sur le chemin du calvaire

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

12e dimanche du temps ordinaire

Première lecture : Za 12,10-11 ; 13,1
Deuxième lecture : Ga 3,26-29
Évangile : Lc 9,18-24

Il faut remarquer, en premier lieu, quant à la place de la confession de Pierre[196], que Luc se distingue de Marc et de Matthieu. Pour ces deux évangiles, cette confession correspond à l'annonce de la Passion. Il s'agit pour eux de montrer que la reconnaissance de Jésus comme Messie n'est pas suffisante, parce que ce terme recouvre trop d'ambiguïté et en particulier les empêche de voir la forme que va revêtir ce messianisme. Ainsi, pendant presque tout le ministère terrestre du Christ, ils ne se seront pas attachés à l'essentiel, aveuglés qu'ils étaient par le côté glorieux de ce titre. Les souffrances et la mort sur la croix étaient donc inenvisageables et inimaginables.

Cet aspect des choses n'est pas absent non plus chez Luc. Comme dans la relation que nous en donné Marc, Jésus dans notre passage lui ordonne comme aux autres disciples, immédiatement après sa confession de foi de n'en parler à personne. Mais il ne va pas jusqu'à le traiter de Satan, parce que Luc tout comme Marc ne mentionne pas la réaction de Pierre à l'annonce de la Passion.

Luc « ménage » Pierre, nous y reviendrons. Mais cela est déjà visible par la place et par la manière dont Luc présente ce récit.

« En ce jour-là, Jésus était en prière à l'écart […] » (Lc 9,18). Nous ne sommes pas dans le cadre d'un déplacement et d'une discussion en chemin. Cette entrée en matière est solennelle, tout comme précédemment dans ce même évangile, au moment où Jésus va choisir ses douze apôtres (6,12-13) : « En ces jours-là, Jésus s'en alla dans la montagne pour prier et il passa la nuit à prier Dieu ; puis le jour venu, il appela ses disciples et en choisit douze auxquels il donna le nom d'apôtres. »

Même solennité ici. L'interrogation est double : « Qui suis-je aux dires des hommes ? » et : « Et vous, qui dites-vous que je suis ? » se situe pour Jésus à l'issue d'une prière, elle est une inspiration de Dieu, le résultat de l'union du Père et du Fils, un appel à une réponse qui engage. Il faut que les interpellés témoignent à Jésus qu'ils se soucient des effets de son activité et disent ce qu'ils croient de lui. Il s'agit en quelque sorte pour Luc de justifier à son lecteur ou à son auditeur que précédemment, au chapitre 6, Jésus a fait le bon choix en distinguant ces douze hommes-là.

Le souci de Luc n'est donc pas d'abord de parler de l'épisode final de l'incarnation du Fils de Dieu, la Passion, mais de la manière dont il organise sa communauté qui va être chargée de l'annonce du salut. Autrement dit, la confession de Pierre insiste sur la portée ecclésiologique dirions-nous dans un langage savant, c'est-à-dire qu'elle concerne surtout l'organisation de l'Église et qu'elle est accessoirement une mise au point sur la nécessité de la Passion dont Jésus a bien conscience qu'il est difficile en la circonstance d'en parler, d'où l'interdiction de le faire.

Cette idée concernant l'Église n'est pas absente chez

Matthieu. Mais elle est exprimée d'une façon plus visible avec la mention explicite de la construction de l'Église sur Simon devenu Pierre, et Matthieu utilise pour le dire la symbolique typiquement juive des clés, symbole du pouvoir.

Luc ne pouvait agir de même compte tenu de son auditoire, et selon son habitude il préfère suggérer. Il n'ignore pas l'incompréhension de Pierre et d'ailleurs ne passera pas sous silence son reniement. Mais il se dispensera de formuler sa primauté avec la remarque particulière de Jésus, ce qui le dispensera en conséquence de rétablir l'équilibre par le : « Arrière de moi, Satan. » Il préfèrera laisser planer un doute plutôt que de marquer le contraste très dur de Matthieu et ne garder que l'aspect positif de la confession de foi de Pierre, à laquelle les autres apôtres donnent leur assentiment puisqu'ils ne disent mot. Cette confession de foi se situe au début du ministère de Jésus, ce qui nous montre bien qu'elle constitue le fondement de la communauté des apôtres sur Pierre, des douze donc, de ce qui sera l'Église. Cela indique aussi la nécessité de faire constamment référence à ces douze avant comme après la résurrection du Christ. Le livre des Actes des apôtres le montrera abondamment, Paul lui-même ayant toujours le souci de maintenir la communion avec l'Église-Mère de Jérusalem, malgré des divergences sans doute beaucoup plus tranchées que le livre des Actes nous le laisse entendre[197].

C'est en tout cas le premier passage de l'Évangile de Luc où il est question de confession de foi et pas seulement de foi[198]. Et cela dans la perspective du royaume qui vient, puisque nous sommes, je l'ai dit, au début du ministère terrestre de Jésus.

Cela nous incite tout naturellement à réfléchir à l'importance de la confession de foi au sens très exact où saint

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

bien des presbytères de province où l'on vit pauvrement dans l'indifférence générale. Pour reprendre les comparaisons de Jésus, ces presbytères représenteraient des terriers où les renards ne voudraient pas dormir ou des nids que les oiseaux déserteraient. Cela dit, à l'heure où j'écris ces lignes, il y a des améliorations par rapport au « creux » terrible des années 1970 et, la crise aidant si j'ose dire, la situation des terriers et nids ecclésiastiques instables ne constitue plus un obstacle majeur pour répondre à l'appel de Jésus.

Le deuxième exemple est plus complexe. Donner une sépulture à ses parents relevait du devoir religieux, tant dans l'antiquité juive que païenne. Ici c'est l'urgence d'obéir au Christ qui prime. Élie avait été moins dur en permettant à Élisée, son futur disciple, d'aller prendre congé de ses parents (1R 19,19-21) et cette comparaison vaut aussi pour le troisième cas envisagé par Luc.

Mais revenons à cette affaire de sépulture. On peut certes prendre le mot « mort » au sens figuré, et il s'agirait alors de ceux qui sont dans le péché[207]. Mais cela n'élimine pas pour autant le sens littéral. Aussi il me semble que ce n'est pas forcer les choses que de rappeler Gn 2,24 où il est question pour l'homme de laisser père et mère pour s'attacher à sa femme et former une seule chair. Matthieu en son chapitre 19 reprendra ce verset pour justifier l'interdiction du divorce faite par Jésus (v1-12) suivant en cela Mc 10,1-12. Luc reprendra la même idée au chapitre 16 verset 18 mais sans citer la Genèse, compte tenu sans doute de ceux auxquels il s'adresse et qui ne sont pas judéo-chrétiens. Il me semble difficile de croire cependant que Luc ait ignoré ces deux traditions qui évoquaient ce verset de la Genèse.

Ce pourquoi j'en conclus à titre d'hypothèse que le lien que constitue le service du Christ et de l'Église est du même ordre que le lien conjugal. Dans l'épître aux Éphésiens, Paul comparait l'union de l'homme et de la femme à celle du Christ et de l'Église (Ep 5,21-32). Et Luc était proche de Paul, ne l'oublions pas. Les disciples, en tant qu'acolytes du Christ, vivent donc une sorte d'union de type conjugal avec l'Église, ce qui en exclut tout autre[208]. C'est là à mon avis le motif majeur du célibat ecclésiastique, manière de montrer que le service du Christ l'emporte sur toute autre obligation liée à des liens familiaux, c'est là le grand sacrifice qu'il faut consentir pour rendre présent le grand sacrifice unique et parfait qui appelle à un témoignage exclusif, et cela sera résumé plus loin par saint Luc dans ce même évangile par les versets suivants : « Si quelqu'un vient à moi sans me préférer à son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères, ses sœurs, et même à sa propre vie, il ne peut être mon disciple. Celui qui ne porte pas sa croix et ne marche pas à ma suite ne peut pas être mon disciple » (Lc 14,26-27).

---

202. C'est le découpage que propose François BOVON et que je suis, dans son *Évangile selon saint Luc*, Tome III b, éd. Labor et Fides, p. 30

203. Michel VIOT, *À l'écoute de la Bible – Année B*, 24e dimanche du temps ordinaire, homélie sur Isaïe 50,5-9 où j'ai abordé cette question du visage du prophète en conclusion.

204. François BOVON, *op. cit.*, voir sa traduction du texte p. 28 et aussi les pages 32 et 33 où l'auteur explique son choix en faveur de la mention d'Élie.

205. Voir la note de la TOB sur le verset 55 de ce chapitre 9 qui

mentionne ce qui est transmis par de nombreux manuscrits à la suite du verset 55 qui serait donc ici tronqué : « Et il leur dit : vous ne savez pas de quel esprit vous êtes [car] le Fils de l'homme n'est pas venu pour perdre les vies [des hommes], mais pour les sauver. »

206. Voir note de la TOB sur le verset 58.

207. François BOVON, *op. cit*. p. 41. L'auteur rappelle que Luc n'ignore pas ce sens en évoquant l'histoire du fils prodigue, Lc 15,24-32 où le jeune homme est comparé à quelqu'un « qui était mort ».

208. Voir la thèse du Père Laurent TOUZE, *L'Avenir du célibat sacerdotal et sa logique sacramentelle*, éd. Parole et Silence – Lethielleux.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

et audible qu'il croit en la puissance divine de vie et que cette foi constitue le moteur même de son action. L'Église et « ses gens » est bien loin de refléter toujours cela. Mais quand elle remplit correctement ce rôle, on vient à elle. Partout où l'on « fait du catholicisme », ça marche ! Et c'est vrai pour les paroisses, les séminaires et les couvents ! C'est dans ces endroits qu'on a envie de poser des questions comme le légiste, parce que tout simplement on sent que Jésus y est présent. C'est là aussi qu'apparaît le récit du bon Samaritain.

Quelques mots tout d'abord sur le cadre de la parabole pour nous faire apprécier la pédagogie de Jésus. L'histoire qu'il raconte est tout à fait vraisemblable. Le chemin de Jérusalem à Jéricho était dangereux, tant par la topographie que par les gens qui fréquentaient ces lieux. Le trajet est de vingt-sept kilomètres à peu près avec une importante dénivellation puisque l'on descend d'une altitude de sept-cent quarante mètres à deux-cent cinquante mètres au-dessous du niveau de la mer et le parcours, selon d'autres témoignages que les évangiles, était infesté de brigands[222]. La victime n'était pas seulement volée, elle était rouée de coups et laissée pour morte. Sur elle, les forces du mal s'acharnaient pour la laisser en ce piteux état.

Cela dit, il y avait eu une logique de la rencontre, même déplaisante. Quand on croise un chemin de bandits, il est logique de se retrouver dans cet état.

En revanche, quand on croise la route d'hommes de Dieu, un tel résultat n'est pas attendu, il est au contraire choquant. Quand le prêtre et le lévite passent devant cet homme à moitié mort, ce n'est pas eux qui l'ont mis dans un tel état là, mais ils le constatent et le regard qu'ils se contentent de poser sur le blessé les rend complices des bandits et donc coupables. Leurs

fonctions religieuses auraient dû normalement susciter chez eux un sentiment de compassion et de miséricorde en leur faisant surmonter leur égoïsme, leur fatigue et peut-être même leurs scrupules religieux de pureté rituelle qui les empêchait d'être en contact avec un mort ou présupposé tel. Ce blessé à demi-mort a donc fait au total trois mauvaises rencontres : les brigands qui l'ont mis dans cet état, le prêtre et le lévite qui l'ont laissé et qui de ce fait se sont mis au même rang que les malfaisants de cette histoire.

On le voit, le récit que fait Jésus est simple et compréhensible. Il s'accorde à des réalités que les auditeurs connaissent. Il met l'accent sur des contrastes choquants, mais riches, qui sont abordés sans détours ni précautions de langage.

C'est une belle leçon pour tous ceux qui ont à actualiser la parole de Dieu pour la faire mieux pénétrer dans la vie des hommes. Et je me place bien sûr au milieu d'eux. Puissions-nous toujours avoir cette clarté de langage et ce style direct auquel tant de gens aspirent quand ils cherchent à apprendre quelque chose de Dieu.

Survient alors le Samaritain, personnage appartenant à un peuple détesté des juifs et réciproquement. Le principal sujet de dispute entre eux était justement le lieu de culte d'où venaient le prêtre et le lévite. Les Samaritains en effet adorent Dieu sur la mont Garizim et les juifs sur le mont Sion à Jérusalem, là où est construit le temple. Au début de l'ère chrétienne, quelques Samaritains avaient même déposé des ossements humains dans le temple de Jérusalem pour montrer le peu de cas qu'ils en faisaient. Et nous avons vu dans une homélie précédente qu'un village de Samaritains avait refusé l'hospitalité à Jésus et à ses disciples. Or, c'est ce Samaritain qui va venir au secours du juif

blessé en observant vis-à-vis de lui complètement la loi de l'hospitalité : il le panse, il le transporte et le fait héberger[223]. Ce secours est pour le moins inattendu. Il n'est pas inutile non plus de remarquer qu'au sens étymologique, le mot Samaritain signifie en hébreu « gardien » ou « berger ». Cet homme remplirait donc, pour Israël (le blessé) son rôle de berger messianique à la différence des mauvais bergers (le prêtre et le lévite)[224].

C'est là peut-être une des raisons qui a conduit certains anciens commentateurs à voir dans le Samaritain la figure du Christ, lui aussi Messie inattendu si l'on réfléchit bien à la manière dont il apporte le salut à son peuple. « Origène rapporte l'interprétation d'un ancien, donc une exégèse vénérable à ses yeux, l'ancien étant un auditeur des premiers apôtres plutôt qu'un ministre de l'Église : "Selon le commentaire d'un ancien qui voulait interpréter la parabole, l'homme qui descendait représentait Adam, Jérusalem le paradis, Jéricho le monde, les brigands les puissances ennemies, le prêtre la loi, le lévite les prophètes et le Samaritain le Christ. Les blessures sont la désobéissance, la monture le corps du Seigneur, le *pandochium*, c'est-à-dire l'auberge ouverte à tous ceux qui veulent y entrer, symbolise l'Église. De plus les deux deniers représentent le Père et le Fils ; l'hôtelier le chef de l'Église chargé de l'administrer, quant à la promesse faite par le Samaritain de revenir, elle figurait le second avènement du sauveur". Origène lui-même souligne cette interprétation christologique en la justifiant par l'étymologie du mot Samaritain : mais la Providence laissait cet homme à demi-mort aux soins de celui qui était plus fort que la loi et les prophètes, c'est-à-dire du Samaritain dont le nom signifie gardien[225]. »

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

cultes de la fécondité que connaissait le pays de Canaan. J'ai traité cette question dans une petite brochure où je renvoie à quelques textes bibliques prêtant à Dieu des sentiments maternels[236].

Retenons donc que pour Luc l'appellation Père évoque la filiation de l'humanité et son origine divine. Le qualificatif de Père répond à la culture de l'époque, mais n'élimine pas l'autre composante de l'humanité.

Quand, dans Gn 1, il est question par exemple de la création de l'homme à l'image de Dieu, il s'agit bien sûr de l'être humain dans ses deux composantes homme et femme, et il est écrit : « Homme et femme il les créa. »

Le masculin et le féminin humains sont à l'image de Dieu, ensemble dans l'ordre de création et à égalité. Ce qu'éprouve donc Dieu pour l'humanité est donc en rapport avec ces deux réalités toujours unies en Dieu, indissociables même, alors que pour l'homme elles sont distinctes et que la bénédiction divine, pour en rester à Gn 1, se traduira par la différenciation des sexes permettant la procréation dans le monde créé.

L'engendrement divin, lui, est d'une autre nature, jamais sexuelle, en opposition à la mythologie païenne.

La première demande demeure dans la ligne de la théologie juive. « Soyez saints, car je suis saint, moi, le Seigneur votre Dieu » proclame le livre du Lévitique (Lv 19,1) pour justifier un certain nombre de commandements destinés à garder le peuple juif dans cette sainteté. C'est dans ce sens que sont donnés des interdits contre des pratiques idolâtres : ainsi pour les sacrifices humains, on remarquera l'expression employée à propos de celui qui livre son fils au molek (sacrifice du fils premier né à une

idôle) : « Je le retrancherai du sein de son peuple pour avoir livré un de ses enfants au molek et avoir ainsi rendu impur mon sanctuaire et profané mon saint nom » (Lv 20,3).

Ainsi l'idolâtre ne se souille pas seulement lui-même, mais aussi le peuple avec lui, il profane le nom de Dieu et porte atteinte à sa sainteté. Cette première demande concernant la sanctification du nom de Dieu nous est donc présentée comme le point de départ de la prière et en même temps comme le socle de la religion.

Voilà pourquoi il est particulièrement important de maintenir des notions telles que celles du blasphème ou du sacrilège. Que certains « esprits forts » amateurs de surenchère en matière de laïcité s'appliquent à détruire ces idées peut, à la limite, se comprendre, mais même dans leur cas être jugé sévèrement. Car il n'y a pas de société possible sans ordre, autrement dit sans interdits. Leur ôter toute dimension religieuse, ou même sans parler de religion aller jusqu'à dire qu'il est interdit d'interdire comme on l'a fait en mai 1968 – et nous ne sommes pas remis des aberrations de cette époque – c'est favoriser toutes les horreurs dont l'être humain est capable dans la joie mauvaise de la transgression, lui donnant de plus l'illusion trompeuse d'être plus libre !

Aussi que dire des religieux, soucieux d'être à la mode, qui prêtent leur concours à de telles aberrations et accueillent le blasphème et le sacrilège avec miséricorde au nom de la très sainte charité ! Il sera trop tard quand ils se rendront compte que cette parodie-là de charité vient directement du diable, celle de Jésus est indissociable de la vérité. Et nul ne peut transiger sur la sanctification du nom de Dieu sous peine d'être lui-même sacrilège !

La demande de la venue du règne de Dieu peut être comprise de la même façon. De même que le nom de Dieu est saint par lui-même, le règne de Dieu viendra qu'on le demande ou non. Cela étant précisé, souhaiter sa présence, c'est placer sa vie en ce monde sous son éclairage, autrement dit s'efforcer de vivre dès à présent selon les lois du règne de Dieu. Cette compréhension des choses peut peut-être expliquer la variante d'un manuscrit du XI^e^ siècle qui rajoutait à cette demande : « Que ton Esprit Saint vienne sur nous et nous purifie. » Très vraisemblablement le texte n'est pas de Luc, mais peut expliquer comment comprendre la demande[237].

La demande concernant le pain comporte une difficulté liée au mot grec qui qualifie ce pain et qu'on retrouve aussi dans la version de Matthieu[238]. Relevons cependant tout de suite la différence de perspective. Matthieu disait « aujourd'hui », Luc parle d'un don à renouveler chaque jour, insistant donc sur la notion de durée. François Bovon a eu l'idée géniale de rapprocher cette demande de Pr 30,8-9 que je cite : « Éloigne de moi fausseté et mensonges, ne me donne ni indigence, ni richesse ; dispense moi seulement ma part de nourriture, car, trop bien nourri, je pourrais te renier en disant "qui est le Seigneur ?" ou dans la misère je pourrais voler, profanant ainsi le nom de mon Dieu[239]. » On le voit, cette demande est liée à la sagesse israélite tout comme au souvenir que Dieu nourrit son peuple, comme le montre l'épisode de la manne dans l'Ancien Testament et la multiplication des pains dans le Nouveau. Cela dit reste l'énigme de l'adjectif grec *epiousios* accompagnant le mot « pain ». Saint Jérôme, auteur de la Vulgate (la traduction latine qui fait autorité dans l'Église catholique), a traduit différemment ce mot selon les passages de Matthieu et de Luc. Pour Luc, il maintient l'adjectif quotidien, suivant cela les

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

19e dimanche du temps ordinaire

Première lecture : Sg 18,6-9
Deuxième lecture : He 11,1-2. 8-19
Évangile : Lc 12,32-48

Ce début de texte me fait irrésistiblement penser au « n'ayez pas peur » prononcé par saint Jean-Paul II au début de son pontificat, adressé à tous, tant au peuple de l'Église catholique qu'au monde menacé par la puissance communiste, force de ténèbres et de barbarie qui, en 1978 date de l'élection de ce pape, n'avait pas encore dit son dernier mot et qui pouvait se montrer d'autant plus redoutable que ses hauts dirigeants, on le sait maintenant, sentaient la fin de leur règne prochaine.

Le monde aujourd'hui vit encore sous des menaces analogues ; l'Église commence à se redresser, mais en Europe, et en France en particulier, les progrès sont à peine perceptibles et le qualificatif de « petit troupeau » n'a jamais été plus actuel : baisse inexorable des vocations et de la pratique pour m'en tenir à deux points seulement. Surtout si on lit Luc dans le texte grec qui porte l'adjectif « petit » (*micron*) – mot au diminutif – ajouté à « troupeau de peu d'importance ».

Difficile à rendre en français, mais bon à savoir, car c'est à ce petit troupeau très réduit qu'était adressé le « sois sans crainte » de Jésus dont notre saint pape s'était fait l'écho.

Pour appuyer cet ordre, Luc affirme une certitude : le don du royaume. Aussi n'est-il pas inopportun de rappeler les propos d'Alfred Loisy, exégète français (1857-1940), qui n'ont pas été

que destructeurs pour la foi, puisqu'ils ont obligé d'autres à réfléchir : par exemple Loisy disait : « Jésus a prêché le royaume et c'est l'Église qui est venue. » Notre verset proclame : « Le royaume a été offert et c'est l'Église qui est advenue[249]. » Et notre auteur de rappeler que, pour exclure tout triomphalisme, la sentence définit le troupeau qui reçoit le royaume comme doublement petit[250]. Ce qui nous ramène de ma remarque sur le vocabulaire grec à celui utilisé dans ce passage.

Oui, le troupeau est très petit, mais il ne doit pas regarder à sa faiblesse, espérant le royaume il s'appuie sur la foi de la Vierge Marie exprimée dans le *Magnificat*, Dieu peut renverser les valeurs établies : « Il a jeté les puissants à bas de leur trône et il a élevé les humbles » (Lc 1,52). Et le royaume n'est-il pas lui aussi petit comme le grain de moutarde et le levain[251] ? (Lc 13,18-21).

Quant à l'Église, devrait-elle être plus grande que le royaume ? Certes elle le préfigure, l'annonçant et elle peut décevoir tout simplement, parce qu'elle est composée d'hommes et c'est bien ce que sous-entendait Loisy. Mais lui-même, bien que rejeté par l'Église à cause de ses opinions hétérodoxes avait, tout comme Renan, contribué *volens*, *nolens* à l'édification de l'Église en l'obligeant à affiner sa recherche dans la connaissance des Saintes Écritures.

En réalité, et cela fait partie du mystère de l'Église et du royaume, s'approcher d'eux conduit toujours à des comportements absolus. Loisy et Renan sont allés dans une mauvaise direction jusqu'au bout de leur pensée, mais leur intransigeance et leur excommunication ont suscité des sursauts salutaires dont la science biblique bénéficie aujourd'hui.

C’est pourquoi il n’est pas étonnant de trouver dans notre texte, tout de suite après l’évocation du don du royaume, l’exigence du partage. Luc insiste en effet beaucoup plus sur ce devoir que sur la pauvreté, car pour devoir donner des aumônes, encore faut-il avoir de quoi. Et s’il s’agit de vendre des biens, encore faut-il avoir ces biens et savoir le faire. Brader ou vendre n’importe comment correspondrait à un manque de sagesse au sens étymologique de ce mot dans la pensée juive, qui indique donc le savoir-faire. Dans ses écrits, Luc insiste beaucoup sur l’aumône et aussi sur le partage. Dans le livre des Actes, il va même jusqu’à nous présenter la communauté de Jérusalem, la première Église donc, comme pratiquant la communauté des biens, voir Ac 4,32 à 5,11. Et je crois que ce texte explicite bien sa pensée. Le verset 32 qui inaugure le récit dit en effet : « La multitude de ceux qui étaient devenus croyants n’avait qu’un cœur et qu’une âme et nul ne considérait comme sa propriété l’un quelconque de ses biens, au contraire ils mettaient tout en commun. » Un peu plus loin il est dit que tout était partagé : « Chacun en recevait une part selon ses besoins » (v35b). Mais la conclusion de l’histoire bien connue d’Ananias et de Safira, c’est que, ne pouvant se résoudre à partager, ils retiendront une partie du prix de la vente et en mourront. Il ne sera ensuite plus question de ce système économique à Jérusalem ni dans aucune autre Église. Seule l’insistance sur l’aumône, donc le partage, subsistera.

C’est pourquoi, dans sa doctrine sociale, l’Église catholique ne remet jamais en cause le droit à la propriété, même le principe de l’enrichissement. Elle pose simplement, à côté de ces droits sans lesquels on finit à porter atteinte à la liberté de l’homme, des devoirs issus de la foi au royaume qui vient, incompatible avec toute forme d’acharnement à ne voir que les réalités de ce

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

leurs épines. Ils y sont attachés, ils ne veulent pas être forcés à en sortir. Nous voulons, disent-ils, nous réunir librement à vous. Telle n'est point la volonté du Seigneur. "Contraignez-les d'entrer", dit-il ; la contrainte extérieure fera naître à l'intérieur la bonne volonté[266]. »

---

258. François BOVON, *op. cit.*, p. 308-309 et l'explication du verset 49 p. 312 à 314. L'auteur donne plusieurs références précieuses pour bien comprendre tout ce à quoi le feu fait allusion.

259. François BOVON, *op. cit.*, p. 309.

260. *Ibid*.

261. François BOVON, *op. cit.*, p. 315 et 316.

262. François BOVON, *op. cit.*, p. 316.

263. *Ibid*.

264. François BOVON, *L'Évangile selon saint Luc*, tome IIIa, éd. Labor et Fides, p. 144.

265. Michel VIOT, *À l'écoute de la Bible, Année C*.

266. Saint AUGUSTIN, *op. cit.*, sur les obstacles à la conversion, sermon prononcé à Carthage entre 412 et 420, p. 950 et 951.

21e dimanche du temps ordinaire

Première lecture : Is 66,18-21
Deuxième lecture : He 12,5-7.11-13
Évangile : Lc 13,22-30

La question du nombre des élus a toujours tourmenté les hommes aux époques d'intense réflexion religieuse. Ce fut le cas à l'époque de Jésus puisque plusieurs passages du Nouveau Testament y font allusion. La fin de la parabole du festin des noces que j'évoquais dans ma précédente homélie, parce qu'elle est différente de celle de Luc, se termine par : « Certes la multitude est appelée mais peu sont élus[267] » (Mt 22,14). Isaïe, dit l'Ancien Testament, prophétisant la sauvegarde de Jérusalem face au roi d'Assyrie, ne pense qu'à un « reste » et à des « rescapés » (Is 37,32) et la littérature intertestamentaire n'est guère plus réjouissante : « Le Très-Haut a fait le monde présent pour beaucoup d'hommes, mais le monde futur pour peu d'entre eux […] Je l'ai dit depuis longtemps, je le dis encore et je ne cesserai de le dire, ceux qui périssent sont en plus grand nombre que ceux qui seront sauvés, comme le flot l'emporte sur une goutte[268]. »

Saint Augustin, commentant notre passage, va un peu dans le même sens, mais en orientant justement sur ce que veut nous dire saint Luc : « Vous vous rappelez la question qui vient de nous être rappelée dans l'Évangile : "Seigneur, y est-il dit, est-ce que les élus sont peu nombreux ?", que répond le Seigneur ? Il ne dit pas qu'au contraire les élus sont en grand nombre, non,

mais après avoir entendu cette question : “Est-ce que les élus sont peu nombreux ?” il réplique : “Efforcez-vous d’entrer par la porte étroite.” N’est-ce pas confirmer dans l’idée du petit nombre des élus[269] ? » Et pour renforcer son propos il y rajoute les versets parallèles de Mt 7,13 et 14. Mais il ne veut pas en rester à une vue trop pessimiste quant au nombre des élus lui-même, partageant sans doute le même souci que Luc qui ne terminait pas sa parabole du festin des noces par la mention de l’habit de noces et du peu d’élus, mais au contraire par le « remplissage » complet de la salle de noces.

Augustin écrit en effet, toujours dans le même sermon : « Je vois une aire et mes yeux y cherchent le grain. On l’aperçoit difficilement tant qu’il est sur le fléau, mais viendra le moment de le vanner. C’est ainsi que, comparés aux réprouvés, les élus sont en petit nombre ; tandis que, considérés en eux-mêmes, ils formeront une quantité considérable lorsque le vanneur viendra, le van à la main, nettoyer son aire, serrer le froment au grenier et brûler la paille au feu inextinguible[270]. » Ainsi les élus seront nombreux, mais bien moins que les damnés, aussi doivent-ils faire des efforts et produire des actes que Dieu attend d’eux. C’est ce que semble dire Luc en ne faisant pas Jésus répondre directement à la question, mais en amenant l’image de la porte, et de la porte étroite.

Matthieu, lui en effet, avait parlé de deux portes que l’on peut prendre, illustrant le thème classique dans l’Ancien Testament du choix entre les deux voies, se reporter à l’exhortation de Dt 30,15-20, la vie et la mort sont placées devant les juifs, obéir au seul Dieu (porte étroite) ou suivre le chemin des idoles (porte large). Dieu exhorte à choisir la vie, c’est-à-dire son chemin.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

messe pendant plusieurs jours après ses célèbres colères. Il est d'ailleurs représenté sur un tableau au Vatican, se frappant la poitrine avec une pierre ! Et l'on raconte que le pape Sixte V, passant un jour devant ce tableau, se serait écrié « Tiens-la bien, cette pierre, parce que sans ça tu ne serais pas saint[279] ! »

C'est pourquoi l'espèce de surenchère d'humilité dans laquelle vit le christianisme en France et dans d'autres pays d'Europe ne me rassure pas du tout. Depuis des années, c'est le triomphe du « pas de vagues » et du religieusement correct. Pas de tête qui dépasse, pas d'ambition déclarée, personne donc pour se précipiter vers les premières places ? Mais que de camouflages cela dissimule, que d'envies de s'élever bien souvent, de plus chez ceux qui ne devraient pas les avoir. Car l'ambition en soi n'est pas nécessairement mauvaise, si l'on veut travailler plus pour le Christ, si l'on est prêt à faire de grands sacrifices pour mieux le servir, pourquoi ne pas le dire ou le faire savoir ? Et y discerner un orgueil insupportable et disqualifiant est aussi grave que d'y voir automatiquement l'appel de Dieu. Et n'oublions pas que dans notre texte Jésus ne s'adresse qu'à des gens qui faisaient ouvertement la course aux honneurs. Qu'aurait-il dit à ceux qui font ouvertement la course au service des plus humbles de manière à accéder aux honneurs plus facilement ? Je laisse y réfléchir.

La dernière partie de notre texte contient d'ailleurs peut-être un morceau de réponse. En conseillant, contre tous les usages, d'inviter à déjeuner les gens les plus repoussants et les plus étrangers car ils n'ont pas la capacité de rendre l'invitation, Jésus incite à une générosité absolue, c'est-à-dire sans calcul.

Cet état d'esprit appliqué à l'humilité de la façon dont je parlais précédemment comporte à l'évidence une réponse à

l’humilité de façade que je viens d’évoquer.

Mais cela va fort heureusement plus loin et doit inspirer ce qui pourrait être une véritable diaconie d’Église aujourd’hui. Nous vivons en un temps d’accroissement de la pauvreté et aussi de la grande richesse, le nombre des milliardaires dans le monde ayant considérablement augmenté ces temps-ci.

Repenser des systèmes sociaux économiques plus justes va devenir de plus en plus urgent et cela exige des hommes politiques capables, voyant à long terme les intérêts du peuple qu’ils gouvernent beaucoup plus que les leurs et les échéances électorales !

Mais cela ne dispense pas pour autant l’Église d’avoir une diaconie adaptée, qui ne se limite pas à de bonnes paroles accompagnées de gâteaux secs et de tasses de thé avec force réunions de motivation. C’est la parole de Dieu qui doit convertir les cœurs en même temps que les portefeuilles afin que les chrétiens soient de plus en plus généreux pour leur Église et pour les pauvres qu’elle a et qu’elle aura à secourir, et il y en aura de plus en plus. C’est ce à quoi Jésus vise dans son conseil d’inviter ceux qui n’ont rien à donner en retour, ceux dont on pensait à l’époque même peut-être qu’ils étaient maudits de Dieu à cause de leur handicap physique, voire de leur pauvreté. Les chrétiens sont donc invités à briser les barrières d’exclusion, sans pour autant détruire les liens familiaux ou amicaux. Ils peuvent donc, pour reprendre les images utilisées par Jésus, continuer à inviter famille, amis, mais sans que ces invitations constituent des fermetures aux autres.

Une toute dernière remarque. Jésus achève son exhortation par l’évocation d’une rétribution des justes à la résurrection. Seule en effet l’espérance d’une vie après la mort peut accroître,

dans le cœur de l'homme, la quête de plus de justice. Loin d'aliéner les esprits et de les détacher de la quête de plus de justice en ce monde, comme un certain matérialisme athée l'a prétendu et le prétend encore, la croyance en la résurrection étend le champ d'action de la justice de Dieu et oblige l'homme à en faire autant. Parce que tout n'est pas dit à la fin d'une vie humaine, que ce soit celle d'un riche bien portant ou d'un pauvre estropié, boiteux ou aveugle, le chrétien ne saurait se fier aux apparences des réalités matérielles. Par la foi il doit, dès cette Terre, agir en fonction de ce que Dieu, père de tous les hommes, dira et fera à la fin des temps, à la résurrection.

---

277. François BOVON, *L'Évangile selon saint Luc*, Tome IIIb, éd. Labor et Fides, p. 431.

278. François BOVON, *op. cit.*, p. 434. Très précisément, voir l'explication que donne l'auteur du verset 11 ; il renvoie, entre autres, à Ez 31 sur l'orgueil du pharaon, sur le chapitre 21 verset 31 du même prophète concernant l'orgueil de Sédécias, et Isaïe 52,13 à 53,12, texte sur le serviteur souffrant.

279. Omer ENGLEBERT, *La Fleur des saints*, article sur saint Jérôme, éd. Albin Michel.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

alors pris le dessus pour devenir ensuite des cauchemars et l'amener au fin fond de la misère. La Bible ne nous décrit pas autrement la vraie pénitence. Reportez-vous par exemple aux sept psaumes de pénitence[289], au psaume 6 verset 3 : « Pitié, Seigneur, je dépéris, guéris-moi, Seigneur, je tremble de tous mes os […] », verset 7 : « Je suis épuisé à force de gémir, chaque nuit mes larmes baignent mon lit. » Dans ces sept psaumes, comme dans tous les textes pénitentiels, on trouve des descriptions d'abattement, d'effondrement de l'âme et du corps évoquant la proximité de la mort. Car, on l'oublie trop souvent aujourd'hui en notre temps où l'on ne veut plus parler de péché, au point que l'Église est elle aussi, de plusieurs façons, agressée par cette allergie, que le péché et la mort sont étroitement liés. Chaque chrétien devrait être persuadé que le péché peut lui attirer les souffrances et la mort, comme l'exprimait au XVI^e^ siècle une belle confession des péchés d'inspiration calvinienne où l'assemblée reconnaissait qu'elle était composée de pécheurs : « [nous] qui transgressons tous les jours et de différentes manières tes saints commandements de sorte que nous attirons sur nous, par ton juste jugement, la condamnation et la mort. Mais, Seigneur, nous avons une vive douleur de t'avoir offensé[290] […] » Beaucoup de confessions privées sont, hélas, loin de ce total abaissement et tiennent le plus souvent du genre récitation de catalogue de péchés avec, en prime hélas, des autojustifications à peine voilées.

Rien de tout cela dans la confession du fils prodigue rentré en lui-même qui commence ainsi un nouveau voyage dont la première étape est un déplacement spirituel. Notons les étapes majeures : constat réaliste de son état et souvenir de ce qu'il y avait de bien chez son père, non pas pour lui en tant que fils, mais pour les ouvriers, car il ne se considère plus que comme un

ouvrier, il a perdu son identité de fils. Ouvrier, gardien de porcs, il se compare aux ouvriers de son père. Remarquez bien que cet homme ne fait pas de son retour à une vision juste des choses un mérite qui le réhabilite. Il espère juste un mieux qui pourrait atténuer ses souffrances. Et bien qu'il se prépare à dire qu'il a péché contre le ciel et contre son père, il n'espère de cet aveu aucune réhabilitation, mais simplement un sort moins mauvais. Par la seule pitié qu'il espère de son père, il commence à ressentir et à comprendre que son père était bon. Il y a là aussi toute une pédagogie du repentir avec l'idée centrale selon laquelle, quels que soient les torts que nous avons pu causer, le premier offensé, c'est toujours Dieu.

« Père, j'ai péché contre le ciel et envers toi, dit le fils. » David, après son adultère et le meurtre commis pour le masquer dira dans le psaume 51 (50) verset 4 : « Lave-moi sans cesse de ma faute et purifie-moi de mon péché […] », verset 6 : « Contre toi et toi seul, j'ai péché. »

Seul ce sentiment que Dieu est l'offensé principal peut faire comprendre qu'on ne peut en appeler qu'à sa seule miséricorde. Alors le voyage spirituel se poursuit par un voyage physique et déjà tout est changé. L'adjectif lointain qui qualifiait le pays où il était allé pour échapper à son père et à son regard au verset 13, est toujours là pour indiquer sa situation géographique par rapport au domicile paternel au verset 20. Mais, comme il est sur le chemin du retour, chemin de la conversion, sa situation lointaine le place tout de même maintenant à la portée du regard de son père et surtout de sa compassion. Tout s'inverse vite alors, le père court au-devant de celui qui revient et qui s'était pourtant éloigné très vite. Il manifeste un débordement d'amour à ce fugueur égoïste et froid et ne le laisse même pas aller jusqu'au bout de sa confession. Le cœur du père a lu dans le

cœur du fils, tout comme Dieu peut lire dans nos cœurs directement ou indirectement par l'intermédiaire de son prêtre qui peut interrompre un aveu dont il devine la suite et dont, par charité, il doit arrêter l'énoncé, parce que cela ferait souffrir au-delà du nécessaire celui qui demande pardon. Car il y a fort heureusement des confessions qu'il faut savoir arrêter tant elles sont sincères et profondes. Les flots que peuvent être quelquefois des paroles de repentir ne doivent pas noyer celui qui les prononce. Le père donne un début d'absolution en stoppant la confession de son jeune fils. De plus, la joie a besoin de place dans le temps et dans l'espace, car si comme je l'ai dit, le péché sent toujours la mort, le repentir est une résurrection : « Car mon fils que voilà était mort et il est revenu à la vie » dit le père pour expliquer à ses domestiques le pourquoi de la fête. Et ceux-ci ne récriminent pas, ils servent ou plutôt ils continuent à servir leur maître.

Mais le fils aîné ne l'entend pas de cette oreille. Ô certes il revient des champs de son père où il a travaillé pour lui, comme il le fait sans doute depuis sa prime jeunesse. Il n'a pas fugué, lui, ni dilapidé le bien de son père. Il s'est toujours comporté comme un bon fils obéissant. D'où sa colère devant ce qui se passe pour fêter le retour du polisson qu'il qualifie de débauché.

Mais dans quel esprit ce bon fils a-t-il servi son père ? Avec amour, désintéressement, seulement préoccupé de son honneur ? J'en doute, en me fondant sur ses récriminations. Comment peut-il en effet être si sûr de n'avoir jamais transgressé ses ordres et, si tant est que ce soit vrai, pourquoi mettre cela en avant ? N'est-ce pas normal de la part d'un fils ?

Comment peut-on aussi imaginer que ce père si aimant n'ait jamais rien donné à son fils aîné ? Ou alors, si c'est exact, le fils

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

26e dimanche du temps ordinaire

Première lecture : Am 6,1a. 4-7
Deuxième lecture : 1Ti 6,11-16
Évangile : Lc 16,19-31

Encore une grande parabole particulière à Luc, le riche et le pauvre Lazare. Le lien avec ce qui précède est bien évidemment le thème de l'argent. Mais celui-ci n'est pas central dans notre parabole. Ce qui l'est, c'est la mort et plus précisément l'au-delà.

Aussi est-il nécessaire, avant d'aborder le texte lui-même, d'essayer de faire le point sur ce qui était cru de l'au-delà à l'époque de Jésus et dans les milieux syro-palestiniens et hellénistiques où s'est propagé l'Évangile. Et la nécessité est d'autant plus grande qu'aujourd'hui règne la plus grande confusion chez les fidèles de l'Église catholique sur ce sujet. Il semblerait, et j'ai bien conscience de me répéter, mais cela fait partie d'une saine pédagogie, dans l'enseignement courant de l'Église, homélies, catéchisme et même services funèbres que l'on ne parle plus beaucoup de la mort ni de l'au delà ! À l'image de notre monde matérialiste, l'Église réagit par mimétisme comme lui. Elle occulte la mort et ne veut donc pas se poser la question de l'après. Ça n'est pas seulement ennuyeux, c'est à la limite suicidaire, sans jeu de mots, car une des raisons essentielles de la présence de l'Église dans le monde est de témoigner devant lui de la victoire de la vie sur la mort par la résurrection du Christ. Avec l'obligation de faire réfléchir sur

la vie au delà de la mort, car tout n'est pas fini après le trépas ! Il y a un jugement de Dieu. Mais cette pensée est, hélas, encore une horreur pour le christianisme moderne.

Imaginons, après tout nous en avons le droit puisque le Jésus de Luc imagine lui aussi, oui imaginons un témoin du temps de Jésus qui aurait entendu cette histoire du mauvais riche et du pauvre Lazare et qui serait tombé dans une sorte d'état léthargique, demeurant dans un bloc de glace comme le *Hibernatus* de Louis de Funès. Et qui se réveillerait en plein XXI^{e} siècle en ne se souvenant que des propos de Jésus, mais ne penserait au christianisme qu'à travers ce qu'enseigne notre époque. Eh bien, cela donnerait à peu près ceci : le riche et le pauvre seraient esclaves, l'un de ses richesses et ripailles, l'autre de sa pauvreté et de ses maladies, la mort leur ayant rendu la liberté, mieux leur ayant donné l'égalité, les morts ayant subi bien sûr leur trépas, mais différemment. En fin de compte ils deviendraient frères, car ils se verraient enfin, alors que de leur vivant ils ne se voyaient pas. Quant à la différence de traitement de l'un et de l'autre, n'y voyez qu'un avertissement pour travailler à plus de justice sociale ici-bas, dans notre société, et non une incitation à je ne sais quelle aliénation sur un au-delà hypothétique que le texte de Luc ne mentionne qu'en fonction des contingences culturelles de son temps. L'idéal laïc républicain doit vous détourner de ces rêveries. C'est maintenant que tout peut changer, par la mort certes, mais celle des inégalités. Les conclusions de cette adaptation moderne du texte de Luc, qui après tout serait dans le politiquement correct d'un christianisme social, peuvent être multiples, chacun peut apprécier.

Je reconnais avoir comme on dit un peu appuyé le trait, mais juste appuyé ! La vision que je viens de décrire ne développe

rien de ce qui se passe après la mort, or dans notre texte, sur les treize versets de notre parabole, dix sont consacrés à l'au-delà. De fait cette question préoccupait de plus en plus les juifs. Nous avons eu souvent l'occasion de le rappeler au cours d'homélies précédentes, la vieille religion juive ignorait la vie après la mort. Tous allaient au *shéol*, au séjour des morts, les bons comme les méchants, réduits à l'état d'ombres promises à une lente destruction.

Le II^e^ siècle avant Jésus-Christ constituera un tournant. Les conquêtes des guerres d'Alexandre au III^e^ siècle firent se rencontrer les cultures juive et grecque. Pour cette dernière, l'immortalité de l'âme était une réalité. Ce n'était certes pas la résurrection, mais tout de même un peu mieux que le *shéol* des juifs. L'Ancien Testament, la *Bible* à l'époque, fut traduit en grec ce qui facilitera l'interpénétration des deux cultures. Enfin, les guerres machabéennes, guerres juives contre la dynastie grecque syrienne des Séleucides qui fit mourir de nombreux jeunes juifs au nom de leur foi, posèrent la question de la justice divine dans le cadre de la notion de rétribution (chère au livre du Deutéronome) encore très vivace à l'époque de Jésus.

C'est vers les années 150 avant Jésus-Christ que se constituera le parti des pharisiens, ce qui veut dire les séparés du peuple ignorant : intellectuels juifs qui étaient portés à l'interprétation allégorique des textes bibliques, dont beaucoup connaissaient les deux cultures grecque et juive. C'est à ce moment-là qu'apparaît l'idée de résurrection des morts, d'un *shéol* qui n'est plus seulement le camp de regroupement des morts, mais un lieu où s'opère déjà un tri entre ceux qui vont attendre la résurrection, cela dans des conditions plus ou moins bonnes. Déjà apparaît alors une ouverture sur une attente

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

infidèle[321], le maître de maison renvoie son intendant pour l'avoir trompé et volé. Puis, apprenant comment l'économe renvoyé l'a encore trompé et volé pour s'assurer quelques amis, ce même maître loue l'intendant de ce qu'il a agi avec prudence. Le maître de maison, autrement dit Dieu, serait-il un grand cynique ? Non, l'intendant n'est loué que pour l'intelligence et l'astuce qu'il déploie pour se tirer d'affaire, et non pour ses malhonnêtetés. Aussi ne nous est-il proposé en exemple que pour la forme de sa démarche, non pour le fond. Nous devons être intelligents et astucieux pour les affaires de Dieu avec la même force que le sont les filous pour les affaires du diable ! Il en est de même ici. Les serviteurs ne sont pas plus inutiles dans l'absolu que l'intendant infidèle n'est un exemple moral à suivre.

Ils ont réellement labouré, fait paître les troupeaux, servi le Maître à table. Ni la réalité, ni la qualité de leurs services ne sont remis en cause. Ce dont il est ici question, ce dont il est ici seulement question, c'est de la valeur que le Maître et les serviteurs doivent accorder à ce travail accompli. Et sur ce point Jésus est d'une clarté brutale : le Maître ne doit aucune reconnaissance, parce que ce qui a été fait était convenu, dans l'ordre des choses normales donc. Les serviteurs, pour la même raison, ne doivent en tirer aucun orgueil. Ainsi, quand nous obéissons à la loi divine, quand nous déployons une activité intense pour le service de Dieu, Dieu ne nous doit aucune reconnaissance et nous ne devons pas en tirer orgueil.

J'enfonce une porte ouverte et je prends beaucoup de précautions pour expliquer une chose qui va de soi, pensent peut-être certains d'entre vous en ce moment… Je n'en suis pas sûr, quand je songe à certaines attitudes somme toute assez courantes chez nombre de chrétiens pratiquants ; voilà pourquoi

je pense que ce texte doit nous interroger. Il arrive en effet souvent que des chrétiens très actifs dans la vie de leur Église, j'entends actifs au sens très large, englobant pratique religieuse et engagement dans les activités précises de la vie ecclésiale, éprouvent le sentiment plus ou moins confus d'avoir accumulé quelques gages sur Dieu.

À ce propos il faut être reconnaissant aux réformateurs protestants du XVI^e^ siècle qui, en plaçant au centre de leur message la doctrine de la justification de l'homme pécheur par la foi seule, sans les œuvres de la loi, en précisant bien que la foi était tout entière don de Dieu, ont supprimé de l'enseignement chrétien la notion de mérite comme droits acquis sur Dieu ! Quand l'homme fait du bien, il le fait sous l'impulsion de l'Esprit Saint par la foi ; ses bonnes œuvres sont d'abord celles de l'Esprit Saint avant d'être les siennes. Il ne saurait donc avoir de gages sur Dieu. S'il agit mal, ses œuvres sont le fruit du mauvais usage de sa liberté, elles ne peuvent lui valoir que le courroux de Dieu. On le voit, le protestantisme, sur ce rapport, semble avoir eu une vue plus juste. Dieu n'y est pas ravalé au rang d'un distributeur de récompenses pour bonne conduite ; Dieu demeure cette puissance mystérieuse qui fait vivre le monde, et qui en Jésus-Christ nous a indiqué la voie de salut. Oui, Jésus-Christ est pour l'éternité celui qui a tout mérité, et qui a tellement tout mérité qu'il ne reste plus aucune place pour aucun mérite humain, aucune faculté de prendre des gages sur le Seigneur tout comme dans l'Église catholique.

Cela dit, même dans les Églises, qu'elles soient de la Réforme ou catholique, existent des gens qui croient détenir des gages sur Dieu en vertu de leur style de vie, et surtout de leur engagement dans l'Église.

Ils ne le disent certes pas toujours clairement et nettement, du moins tant qu'ils ne connaissent pas de grands malheurs. Ils manifestent simplement un certain contentement d'eux-mêmes, aiguisant leur sens critique à l'égard des autres et en particulier des pasteurs qui sont, dans ces cas-là, des cibles toutes trouvées. C'est la glorification plus ou moins avouée du bénévolat chrétien « gracieux » par opposition aux obligations des salariés que l'Église, qu'elle le veuille ou non, est bien dans la nécessité d'employer.

Par temps calme, je dirais volontiers que pareille attitude est simplement puante, spirituellement j'entends. Mais dans la tempête, c'est-à-dire dans les malheurs graves et douloureux auxquels je faisais allusion tout à l'heure, il n'en est plus de même : de la nuisance au sein de la communauté engendrée par la « puanteur spirituelle », on passe vite au blasphème et l'on met Dieu en accusation ! Et de dire alors ou de penser : « Non, Dieu n'avait pas le droit de me faire ça, à moi qui l'ai tant servi » ; « ça » qui peut alors recouvrir de multiples choses. Cela peut être la perte de l'emploi, la maladie, des déboires conjugaux, des problèmes avec des enfants, la mort d'êtres chers, sa propre mort même quand on a le temps de la voir s'approcher. « Dieu n'avait pas le droit de me faire ça ! » Eh bien non, chers amis, Dieu a tous les droits, il ne nous doit rien ! C'est la leçon de cette parabole. Nous sommes pourtant ses créatures, dira-t-on ! Oui certes, mais des créatures qui ne vivent pas selon la vocation primordiale assignée par le créateur et qui, de ce fait, ont perdu leurs droits et privilèges. Dans la perspective biblique, l'homme n'a pas été créé pour souffrir et pour mourir, et s'il souffre et meurt tout de même, c'est parce qu'il a désobéi et désobéit toujours à son créateur. Aussi, quand l'homme obéit à la loi, quand il s'active pour le service de Dieu,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

craint Dieu et respecte les hommes, contrairement au juge inique. Cet homme nous est donc présenté par saint Luc comme particulièrement affreux, puisque de par sa position de juge précisément, il se devait à cette époque d'être un homme de foi et de loi. Aussi, si un tel homme cède à la persévérance et à l'obstination, à combien plus forte raison Dieu – gardien de la foi et de la loi – écoutera-t-il nos prières et y répondra-t-il ! Voilà pour la partie centrale du message qui rejoint, vous l'avez compris, mon préambule sur la foi présente et vécue sur la terre, qui produit la crainte de Dieu et le respect de l'homme, foi présente et vécue qui seule peut engendrer la prière persévérante.

Mais notre texte dit encore autre chose, ou plutôt suggère une autre idée essentielle à mes yeux, qui est d'ailleurs la raison d'être de cette parabole : c'est l'idée qu'il faut attendre parfois longtemps l'exaucement, ou tout du moins la réponse de Dieu, et qu'il faut espérer contre tout espérance. Nous touchons là une des difficultés de la prière. L'homme n'est pas patient ; ce qu'il demande, il le veut en général tout de suite, qu'il s'agisse de demandes adressées aux autres ou de demandes adressées à Dieu. Or, Dieu ne répond pas toujours tout de suite, d'abord parce qu'il est souverain et ne se trouve pas à notre disposition – c'est l'inverse qui est vrai –, ensuite parce que nul ne peut prétendre que ce qu'il demande est juste et bon. Vous avez sans doute remarqué que notre texte ne parle pas d'exaucement à propos de la réponse de Dieu, mais de justice. Ce qui est promis, c'est qu'à la longue, Dieu fera justice à ses élus, non qu'il exaucera leurs demandes précises. Pourquoi alors s'obstiner à prier, pourra-t-on demander, puisque de toutes façon Dieu répondra à ses élus de la manière qu'il voudra et au moment qu'il choisira ?

Je parlais tout à l'heure de l'impatience de l'homme ; nous

voici arrivés à cette objection à la paresse humaine. Impatience et paresse, deux défauts qui font obstacle à la prière, qu'il nous faut donc combattre. Ce sont deux exemples bibliques que je voudrais vous proposer pour cela, deux histoires bien connues sur lesquelles, cependant, je pense qu'on ne réfléchit pas assez : celles des rois David et Ezéchias.

Le roi David eut, de ses amours adultères avec Bethsabée, un enfant ; avant cette naissance, afin que sa maîtresse ne tombât point sous le coup de la loi punissant l'adultère de mort, David avait pris soin de faire tuer le mari. Bien évidemment, et là je reprends mot pour mot le texte biblique, « ce que David avait fait déplut à l'Éternel ». Aussi Dieu envoya-t-il Nathan le prophète qui, au moyen d'une célèbre parabole, la « brebis du pauvre », amena le roi à se condamner lui-même. La mort devait donc le frapper, aussi Dieu l'avait-il annoncé par le prophète : et pourtant David se repentit. Il ne mourut point, la sentence divine se tourna vers l'enfant, dont Nathan annonça explicitement la mort et qui tomba effectivement malade dès sa naissance. Or David, bien qu'il connût la sentence divine, pria pendant sept longs jours pour son enfant ; sept jours – c'est long, sept jours, surtout quand on craint pour la vie d'un être qu'on aime – il pria et jeûna dans l'humiliation la plus totale. Et le septième jour, l'enfant mourut.

Beaucoup de croyants ne comprennent pas ce texte, et accusent trop vite Dieu d'injustice, voire de cruauté : pourquoi l'enfant, pourquoi faire attendre sept jours une réponse aussi terrible ? La Bible ne le dit pas ! Nous pouvons donc formuler des hypothèses. Que représentait cet enfant, un être aimé de son père et de sa mère, certes, mais aussi le signe indélébile d'un crime et d'un adultère ? Pendant sept jours, David s'obstine à prier comme la veuve suppliait le juge inique, pendant sept jours

il tremble pour une vie humaine alors qu'il n'a pas hésité à sacrifier une autre vie à son plaisir, pendant sept jours, il traite durement son corps en le privant de nourriture et de soins alors qu'il n'a pas hésité à prendre la femme d'un autre pour satisfaire d'autres besoins de ce même corps. Voilà pourquoi, aussi dur que cela puisse paraître, la mort de l'enfant est une vraie réponse de Dieu : le père et la mère coupables se voient rendre justice par la punition avec le temps nécessaire pour avoir pris conscience de leur crime, avec le temps nécessaire au repentir que la mort trop brutale de l'enfant aurait sans doute empêché. Voyez-vous, ce qu'il faut bien comprendre, c'est que les silences de Dieu peuvent faire partie de sa pédagogie, pourvu que nos prières ne s'interrompent pas.

La deuxième histoire est plus extraordinaire encore, elle illustre la prière contre toute espérance, et devrait à mon sens constituer la réponse de l'Église à certaines peurs de notre société. Elle est rapportée au livre des Rois[325], nous racontant la maladie du roi de Juda Ezéchias, que la science et la religion, celle-ci par la bouche du prophète Esaïe, condamnent à une mort imminente : « Ainsi parle le Seigneur, dit le prophète, donne des ordres à ta maison, car tu vas mourir, tu ne survivras pas. » Cela équivalait, chers amis, à l'annonce d'un cancer jusqu'à présent inguérissable. « Tu ne survivras pas. » Ezéchias ne se laisse pas abattre : il pleure, certes, mais surtout il prie. Si vous examinez bien sa prière, vous comprendrez qu'elle est beaucoup plus un appel à continuer le service de Dieu qu'une simple demande de vivre pour vivre. Et voici, Ezéchias est exaucé. Dieu, en ajoutant quinze années à ses jours, lui accorde une longue rémission. Nul ne doit donc se laisser désespérer par un verdict de mort, quelle qu'en soit la nature. Dieu peut toujours accorder une rémission, mais soyons bien persuadés que sa durée, comme son existence

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

devons nous garder de reprendre trop vite ce genre de phrases, même de manière atténuée qui consisterait par exemple à demander l'identité des gens à la sortie de la messe, pour des adultes de leur proposer telle ou telle activité paroissiale, pour les enfants les catéchismes, etc. Il faut bien souvent laisser les gens sur leur sycomore et ne pas nous hâter de les faire descendre trop vite dans l'arène paroissiale.

Il y a bien sûr des manières de montrer qu'on est heureux de les voir et que leur présence ne laisse pas indifférent. On peut, par exemple, demander à quelqu'un que l'on sent désemparé si on peut faire quelque chose pour l'aider.

Mais n'allons pas trop vite ! Aujourd'hui la religion catholique pourrait reprendre à son compte la chanson de George Brassens, *La Mauvaise réputation*. Nous avons trop laissé dire n'importe quoi sans répondre sur l'Église. Et maintenant le mal est fait. Mais, fort heureusement, nos contemporains se méfient beaucoup plus des gens d'Église que de Dieu ! Car, je le réaffirme, la quête de Dieu existe toujours, sachons simplement la discerner sans l'arrêter dans ses élans. Et quelquefois donc il ne faut pas montrer qu'on voit celui qui veut voir !

Mais tel n'est pas ici le cas de Jésus, ce qui nous interdit donc toute conduite systématique de « discrétion ». C'est pourquoi j'ai parlé précédemment de disponibilité aux appels de l'Esprit Saint. Jésus a pleinement en lui la force qu'il donne, aussi peut-il s'arrêter devant Zachée et élever les yeux vers lui, croiser son regard. Saint Augustin, toujours dans le même sermon sur les richesses d'iniquité, partant du principe que la fortune de Zachée avait été aussi malhonnêtement acquise que celle du gérant malhonnête, évoquant notre texte rapporte ainsi

cette rencontre avec Jésus : « Jésus le regarde : “Zachée, lui dit-il, descends, il faut qu’aujourd’hui je loge dans ta maison”. Je te vois comme suspendu, mais je ne te tiens pas en suspens ; je ne t’ajourne pas ; tu voulais me voir passer, et aujourd’hui même tu me trouveras en repos chez toi[336]. »

Ce que saint Augustin rajoute aux paroles de Jésus dans notre évangile est très évocateur de cette puissance de l’Esprit Saint que seul Jésus possède pleinement et qui peut lui faire dire « je ne te tiens pas en suspens » ou « je ne t’ajourne pas ». Ce discernement de l’esprit et du cœur, Jésus le possède en plein, et fort heureusement il peut le communiquer l’espace d’un moment ou d’une rencontre. Comme prêtre il m’est arrivé plus d’une fois de demander à quelqu’un de descendre de son sycomore !

Et ils sont variés, les sycomores, ce qui complique le problème ! Bien souvent je ne l’ai pas regretté, mais je me suis aussi trompé en le disant quand il ne le fallait pas et en omettant de le dire quand il le fallait. Et je pense qu’en dehors des prêtres, chaque chrétien qui, par son baptême, porte en lui Jésus-Christ et son Esprit, peut se retrouver devant de tels choix.

Toutes les précautions prises, il y aura toujours des risques. Mais il faut les courir, le sacrement de pénitence n’existe pas pour rien ! Et puis le résultat en vaut la peine ; faire passer quelqu’un d’une vision de Jésus passagère et simplement curieuse à sa recherche comme une source de vie est quand même une chose importante. Et là encore saint Augustin rend à merveille cela par cette admirable phrase qu’il prête à Jésus : « Tu voulais me voir passer et aujourd’hui même tu me trouveras en repos chez toi[337]. »

Oui, rien moins que cela, avoir Jésus en repos chez soi, bénéficier des lumières de sa grâce. Ce qui ne sera pas forcément

de tout repos ! « Le bonheur de l'un provoquera l'aigreur des autres. » Luc a habitué ses lecteurs à des récriminations jalouses, placées au voisinage des scènes de pardon, de réconciliation, de guérison ou de délivrance, tous ceux qui exprimèrent alors leur désapprobation appartenaient à la catégorie des prétendus justes (18,9). Ils se permettaient de juger et de condamner doublement : « L'état de pécheur confirmé de Zachée et l'attitude risquée et insouciante d'un Jésus à leurs yeux coupable. Derrière ce croquis se cache l'expérience des premiers chrétiens, témoins de la résistance d'Israël au nouveau message[338]. »

Et c'est là que se pose, avec le verset 8, un problème d'interprétation difficile : la réponse de Zachée, en quelque sorte, aux murmures hostiles et décrivant sa conduite devant Jésus.

Le temps des verbes en grec permet en effet de comprendre de deux façons. Soit que Zachée, sans que personne ne le sache, donne aux pauvres la moitié de ses biens et rend quatre fois plus en cas de tort (droit romain appliqué dans la province de Judée qui dépendait directement d'un procurateur). L'arrivée de Jésus chez lui avec les protestations qu'elle soulève lui fournit l'occasion de le dire. Soit que l'arrivée de Jésus provoque la conversion et le décide au partage et à la réparation de ses torts.

Les verbes seraient alors compris au futur immédiat. Les commentaires anciens penchent vers cette deuxième interprétation. Saint Augustin par exemple, dans le sermon que j'ai cité, écrit : « La fortune de Zachée était-elle pure ? […] Lisez et voyez. C'était un chef des publicains et les publicains percevaient des impôts publics. C'est là qu'ils s'enrichissaient. En pressurant et en dépouillant un grand nombre de malheureux,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

ses écrits, Luc considère toujours Jérusalem et le temple avec respect, ce qui montre ici la gravité de ce qui est envisagé. Le temple de Jérusalem que les disciples admiraient, et très probablement Jésus aussi, est le temple construit par Hérode le Grand. Ce dernier, se sachant roi illégitime aux yeux des juifs, surtout des gens très religieux, avait mis un point d'honneur à construire un temple grandiose qui dépassât en splendeur les deux temples précédents.

Cela satisfaisait sa mégalomanie, et il suffit pour cela de visiter aujourd'hui la Palestine pour s'en convaincre, et je ne pense pas seulement au mur des lamentations qui laisse deviner une construction gigantesque occupant tout l'espace des mosquées, mais à bien d'autres lieux : « Il eut le sens de la construction, utile ou fastueuse. Les forteresses qu'il rebâtit ou édifia étaient intelligemment situées. Machéronte, par exemple, au-delà de la mer Morte, et l'Héroditum près de Bethléem qui devait être son tombeau ; Samarie, relevée par lui sous le nom de Sébaste, montre encore aujourd'hui des ruines importantes ; le port de Césarée avait été fait par lui plus grand que Le Pirée. Quant à Jérusalem, sous sa domination, elle reçut une vêture toute nouvelle (théâtre, amphithéâtre, hippodrome). Un palais forteresse auquel, du temps d'Antoine, il avait donné le nom d'Antonia, domina la ville sainte de ses trois grandes tours et de ses ruissellements de marbre. Et surtout – témoignage ultime de grandeur – il se mit à rebâtir le Temple.

Dix mille ouvriers y travaillaient et, en moins de dix ans, tout fut achevé. Le sanctuaire était aussi semblable que possible à celui de Salomon, mais les bâtiments extérieurs dépassaient de beaucoup les siens, avec une surface double[351]. »

Mais être à l'origine de ce magnifique édifice cultuel

rendait, de plus, Hérode semblable, dans la pratique, au roi Salomon, premier roi à succéder à son père, premier constructeur du premier temple. Un parfum de légitimité, en quelque sorte, pour l'usurpateur Hérode, qui en outre, ménagera toujours les grands prêtres et leur parti, à l'instar de l'empereur de Rome son maître. D'ailleurs, parmi les auteurs anciens, Flavius Josèphe, célèbre historien juif qui assista, dans le camp romain, à la chute de Jérusalem en 70 et à l'incendie du temple, témoigna de la beauté des lieux[352].

Que Jésus ait annoncé la destruction du lieu, cela n'est pas douteux (parce que attesté de très nombreuses fois dans le Nouveau Testament), mais c'est aussi très lourd de signification. Ce qui fait la valeur religieuse du temple à l'époque de Jésus, c'est qu'il constitue le lieu unique où le sacrifice d'animaux est possible, et là où le sang est répandu, la miséricorde de Dieu se manifeste. Dieu y est présent, ce qui entraîne la nécessaire et particulière beauté du sanctuaire.

Ce pourquoi, même si Jésus et ses disciples n'abordent la question du temple que sous l'aspect esthétique, le sens religieux n'en est pas pour autant totalement absent. Je pense qu'il n'est pas cité explicitement, d'abord parce que d'une certaine façon il va de soi, mais aussi et surtout parce que le principe de la rédemption par le sang n'est pas lié d'une manière indéfectible au temple, c'est du moins, je pense, ce que Luc veut montrer. Jésus, en mourant sur la croix, va répandre son sang en dehors du temple et au moment même où il meurt (Lc 23,45) le voile du sanctuaire (du temple) se déchire par le milieu, autrement dit il n'y a plus de séparation entre le Saint des saints (lieu où se trouvait jadis l'arche d'alliance) et le lieu saint. Ainsi en cet endroit il n'y a plus de distinction entre le sacré et le profane, manière positive de dire qu'il n'y a plus de temple !

Jésus a accompli le sacrifice sanglant unique et parfait en dehors du temple. Il s'est manifesté à la foi comme victime, grand prêtre et temple. Saint Jean, tout comme l'auteur de l'épitre aux Hébreux, approfondiront ces idées.

L'annonce de la destruction du temple est finalement la proclamation de la fin prochaine du mode de transmission de la miséricorde divine pour le pardon des péchés. Les murs, comme leur beauté architecturale, n'auront plus aucune fonction religieuse à partir de la mort de Jésus. Leur destruction s'inscrit donc dans une pédagogie de Dieu destinée à montrer aux hommes la seule médiation de salut possible : Jésus-Christ et l'Église qui le rend présent et agissant.

Et si l'on se reporte à l'histoire, on voit que les judéo-chrétiens de Palestine allaient régulièrement au temple offrir des sacrifices et qu'ils tenaient à garder et à conserver les us et coutumes de la religion juive, telle la circoncision et les lois du pur et de l'impur quant à la nourriture. D'où les ennuis de saint Paul dans son entreprise missionnaire vis-à-vis des païens, lui qui préconisait l'abandon total des coutumes juives, l'incident d'Antioche et le différend avec Jacques, que nous avons évoqué dans de précédentes homélies. Seule la destruction totale du temple en 70 mettra fin à ces ambiguïtés, réduisant à l'état de secte hérétique les tenants d'un conservatisme de rites juifs à l'intérieur d'un « christianisme » rejeté tant par l'Église que par la synagogue.

Ainsi la destruction du temple d'Hérode se révèlera comme étant la fin d'un monde et non la fin du monde. Luc le sait bien, il écrit après 70, et Jésus dit bien dans son discours : « Il faut que cela arrive d'abord, mais ce ne sera pas aussitôt la fin » (Fin du v9). « Ce ne sera pas encore la fin » avait écrit saint Marc

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Celano (1190/1200-1250/1260), qu'on ne chante malheureusement plus aux services funèbres, faisait fort justement mention de l'histoire du bon larron : « Vous qui avez absous Marie, qui avez exaucé le bon larron, vous m'avez donné à moi aussi l'espérance. » Ce passage, et il n'est pas le seul dans cette séquence, exalte l'espérance chrétienne avec ces deux pardons accordés à des gens peu recommandables, Marie Madeleine la prostituée et le malfaiteur crucifié. Le roi Jésus les avait graciés et le chrétien chante cette grâce pour qu'elle soit accordée au défunt qu'il pleure ainsi qu'à lui-même. Ainsi était manifesté le pouvoir de la royauté du Christ. Il était si grand qu'il pouvait absoudre une prostituée et un malfaiteur condamné à la peine de mort.

On voit donc que la royauté du Christ s'exerce dès cette Terre, l'annonce du pardon est libératrice dès ici-bas et procure le bonheur.

On parle beaucoup de « mort dans la dignité » depuis un certain temps et je pense que ce n'est pas fini. Et comme tout au long de sa vie, l'homme a à lutter contre la mort et ses forces négatives, c'est donc tout le temps qu'il a eu besoin de l'eau vive du pardon de Dieu et de la force que donne la charité du Christ.

Le pape Pie XI qui instaura en 1925 cette fête du Christ Roi avait beaucoup insisté sur les bienfaits de cette royauté dès ce monde. J'en ai maintes fois parlé et écrit[361], en citant des passages de cette encyclique *Quas Primas*. J'en reprendrai deux extraits aujourd'hui, tant ils me paraissent être redevenus très actuels, non sans avoir rappelé que dans l'Église catholique, il n'est au pouvoir de personne de supprimer l'enseignement d'une encyclique pontificale ou d'un concile œcuménique. « Nous

proclamions ouvertement deux choses [le pape rappelait ce qu'il disait dans sa première encyclique *Ubi Arcano* en 1922] : l'une que ce débordement de maux sur l'univers provenait de ce que la plupart des hommes avaient écarté Jésus-Christ et sa loi très sainte des habitudes de leur vie individuelle, aussi bien que de leur vie familiale et de leur vie publique ; l'autre que jamais ne pourrait luire une ferme espérance de paix durable entre les peuples tant que les individus et les nations refuseraient de reconnaître et de proclamer la souveraineté de notre Sauveur[362]. »

Il est donc impossible, pour un catholique, d'accepter de voir sa religion confinée aux seuls domaines de la conscience et de la vie privée. Et cela va bien sûr contre le discours, désormais convenu, de la laïcité à la française que Pie XI avait clairement désapprouvée dès 1925 : « La peste de notre époque, c'est le laïcisme, ainsi qu'on l'appelle, avec ses erreurs et ses entreprises criminelles […] ce fléau n'est pas apparu brusquement […][363]. » Et là il faut être clair. La distinction des pouvoirs laïcs et religieux est un bien précieux qui nous vient de la *Bible*. Car, contrairement aux rois orientaux, leurs contemporains qui prétendaient l'être, les rois d'Israël n'étaient pas Dieu. Et Jésus, qui était Dieu, n'a jamais voulu être roi sur la Terre. Exerçant jusqu'au bout son pouvoir royal spécifique, juge sur le trône de la croix, il ne sauve pas le bon larron de la crucifixion, il ne supprime pas la sentence de Ponce Pilate. Ce qui n'empêche pas la providence divine, par la voix du bon larron, de mettre en lumière l'erreur judiciaire concernant Jésus. Dieu a en effet le pouvoir de critiquer la justice des hommes et leur politique, voire aussi leur morale quand elle bafoue ouvertement la loi naturelle. Et l'erreur judiciaire, comme des lois immorales et contre nature, par exemple les lois racistes de Nuremberg,

doivent être dénoncées et beaucoup de chrétiens ont eu le courage de le faire à l'époque, en particulier les évêques catholiques allemands, on l'oublie trop souvent. Au nom de la stricte laïcité telle que certains la défendent dans notre pays, eh bien il aurait fallu que les Églises se taisent devant les lois nazies, au contraire de notre bon larron. D'ailleurs nous avons vu que, pour un des évangiles apocryphes, il est puni pour avoir parlé. Ces bourreaux-là devaient être sans doute les ancêtres des laïcs antireligieux d'aujourd'hui.

Cela dit, Pie XI a raison de parler de laïcisme, car la laïcité à la française a toujours été laïciste, c'est à dire a prôné l'écrasement du religieux par le pouvoir laïc politique anticatholique, de la Révolution française, avec la constitution civile du clergé, et cela de 1789 jusqu'à 1905. La Grande Guerre a, certes, calmé les choses pour un temps et on a reparlé de laïcité, pour reprendre ensuite toujours ce même mot quelques années plus tard pour servir en fait de couverture au laïcisme, le dissimuler autant qu'il se pouvait.

Il s'avère que la laïcité est au laïcisme ce que le déisme est à l'athéisme : un masque ! Il est temps qu'il tombe et qu'il se déchire comme le voile du temple à la mort de Jésus, s'est déchiré en deux.

---

356. François BOVON, *L'Évangile selon saint Luc*, Tome IIIc, p. 367. Voir surtout son explication du mot grec « lestes » employé par Matthieu et Marc, qui se retrouve aussi en Mt 26,55 où Jésus fait remarquer non sans ironie qu'on l'a arrêté comme un hors-la-loi avec une troupe armée.

357. François BOVON, *op. cit.*, p. 355.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

note le résumé que fait notre auteur de la pensée de maître Eckhart : « Maître Eckhart a prêché longuement sur notre texte. La partie la plus intéressante pour notre propos : le contraste entre la mère, qui attend un enfant de chair et de sang, et Dieu le Père, qui transmet sa vie au Fils. Marie est plus heureuse en tant que croyante qu'en tant que mère. Ce qui compte, pour elle comme pour nous, c'est l'écoute de la Parole de Dieu. Eckhart note que c'est Jésus, et non le prédicateur, qui fixe cette priorité sévère pour la mère du Christ. Il médite alors de façon spéculative sur ce Dieu qui parle et qui fait vivre. Ce que l'oreille attentive entend, c'est que le Christ est né du Père et reste en parfaite identité avec lui, même lorsqu'il assume la nature humaine. Vrai Dieu et vrai homme, Christ est la Parole à ententre et à préserver. C'est l'âme qui garde cette parole et maintient ensemble le Père, le croyant et toutes choses. Le prédicateur énumère aussi, à la suite de Grégoire le Grand, les quatre qualités nécessaires à la bonne audition de la Parole : mourir à soi-même ; renoncer au monde ; s'élever tout entier jusqu'à Dieu et pratiquer la règle d'or. »

Toussaint

Première lecture : Ap 7,2-4. 9-14
Deuxième lecture : 1Jn 3,1-3
Évangile : Mt 5,1-12

C’est en pensant à nos frères chrétiens persécutés, tout particulièrement à ceux du Proche-Orient, que je voudrais limiter ma réflexion aux trois dernières béatitudes. Certes toutes sont liées, mais les trois dernières, à mon avis, plus particulièrement. Déjà en ce qui concerne les deux dernières, certains commentateurs émettent l’hypothèse qu’elles n’en formeraient peut-être qu’une seule[376] et qu’elles résumeraient le sort qui peut attendre tous ceux qui sont déclarés bienheureux ; c’est en ce sens que je disais toutes les béatitudes liées.

D’ailleurs Jésus, le bienheureux par excellence parce qu’il est le seul homme à avoir vécu intégralement toutes les béatitudes, a été insulté et persécuté, on a dit faussement du mal de lui, pour reprendre l’expression de notre texte, je pense à son procès où on l’a accusé d’avoir voulu détruire le temple de Jérusalem et de soulever le peuple contre Rome, et ce à cause de sa fidélité au Père. Et finalement il a été crucifié. Ce n’est donc que justice de l’appeler roi des martyrs.

D’ailleurs à propos de ce titre de roi des martyrs, je voudrais rappeler que le pape Pie XI, quand il instaura la fête du Christ Roi, en fixa la date de célébration le dernier dimanche avant la fête de la Toussaint. Il s’agissait de montrer que la royauté du Christ commençait sur la Terre. C’est en effet en ce monde que

Jésus a prononcé les béatitudes et les a vécues. C'est sur la Terre qu'il a guéri les malades et ressuscité des morts. C'est sur la Terre qu'il a institué des sacrements, agents actifs de l'établissement du règne de Dieu. Alors pourquoi la Toussaint, sinon pour bien montrer que les saints, ceux que l'Église avait comme on dit « élevé sur les autels », avaient d'abord été des témoins sur la Terre ("martyr" en grec signifie "témoin") de la sainteté du Christ, tant par leurs paroles que par leurs actes. Ils avaient, en suivant le Christ et en portant sa croix bien souvent pour eux aussi très lourde, perpétué l'incarnation du divin dans l'humain. Dignes sujets du roi Jésus-Christ, ils étaient fêtés après lui. Pour ce grand pape, le christianisme devait influencer la société tout entière. Lisons le paragraphe seize de l'encyclique *Quas Primas* qui instaurait la fête du Christ Roi en 1925 : « Ô qui dira le bonheur de l'humanité si tous les individus, familles, États, se laissaient gouverner par le Christ ! Alors enfin – pour reprendre les paroles de notre prédécesseur Léon XIII adressées il y a vingt-cinq ans aux évêques de l'univers – il serait possible de guérir tant de blessures ; tout droit retrouverait avec sa vigueur native, son ancienne autorité ; la paix réapparaîtrait avec tous ses bienfaits ; les glaives tomberaient et les armes glisseraient des mains ; le jour où tous les hommes accepteraient de bon cœur la souveraineté du Christ, obéiraient à ses commandements, et toutes langues confesseraient que le Seigneur Jésus-Christ est dans la gloire de Dieu le Père[377]. »

Il n'est pas étonnant non plus que le saint Père ait alors parlé du laïcisme comme de la « peste de notre époque[378] ». Et quand on le lit bien, on voit qu'il met en cause notre stupide laïcité française, peau de chagrin de l'Église, machine à rétrécir la sainteté, masque des fanatiques antireligieux qui veulent tuer

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

veulent en entendre davantage.

Plût à Dieu qu'en sortant de nos offices où l'on a parlé de la mort, ceux qui ont vécu la liturgie et entendu l'homélie en désirent encore et encore et souhaitent sortir de leurs ténèbres, nous demandent de continuer la route avec eux comme les disciples le font vis-à-vis de Jésus.

Et il est reconnu à la fraction du pain. Et ce verset 30, dans sa formulation, est quasiment la répétition du verset 22 de saint Luc, verset 19a, l'institution de l'eucharistie[386]. C'est l'eucharistie qui fait prendre conscience de la réalité de la résurrection et ce qui est curieux, en ce qui concerne les commentaires, c'est qu'il a fallu attendre saint Augustin et un sermon de l'an 400 pour que les choses soient comprises ainsi[387]. Là aussi, comme pour les disciples d'Emmaüs, les esprits ont été, dans ce domaine, privés d'intelligence et les cœurs lents à croire. Faut-il en dire plus pour montrer à quel point il est important de célébrer la messe à un service funèbre, quitte aussi, selon le type d'assemblée, d'expliquer sa fonction ? Et comment son action purificatrice atteint différemment les vivants et les morts, mais encore faut-il croire à ce type d'action de purification au-delà de la participation effective des vivants aux sacrements. Comme il faut être sûr de l'efficacité des prières de l'Église pour les défunts. Et je reviens là maintenant au sermon de saint Augustin évoqué au début de cette homélie à propos des œuvres de miséricorde en faveur des défunts. Écoutons ce que dit l'évêque d'Hippone : « Par conséquent les pompes funèbres, les convois immenses, les dépenses faites pour la sépulture, la construction de monuments splendides sont pour les vivants une consolation telle quelle ; ils ne servent de rien aux morts. Mais les prières de la sainte Église, le sacrifice de

notre salut et les aumônes distribuées dans l'intérêt de leurs âmes obtiennent pour eux sans aucun doute que le Seigneur les traite avec plus de clémence que n'en ont mérité leurs péchés. En effet, la tradition de nos pères et la pratique universelle de l'Église veulent qu'en rappelant au moment prescrit, durant le sacrifice même, le souvenir des fidèles qui sont morts dans la communion du corps et du sang de Jésus-Christ, on prie pour eux et on proclame que pour eux on sacrifie. Or, si pour les recommander à Dieu on fait des œuvres de charité, qui pourrait douter qu'ils n'en profitent, quand il est impossible qu'on prie en vain pour eux ? Il est incontestable que tout cela sert aux morts ; mais aux morts qui ont mérité avant leur trépas de pouvoir en tirer avantage après[388]. »

Et saint Augustin place en avant le rituel de l'Église, tout son rituel, avant la mort, au moment de la mort et après la mort, tout en précisant qu'il n'agit à salut qu'en fonction de la grâce divine accordée ou non au défunt, placé en quelque sorte au bénéfice du jugement de charité et de l'Église, qui, elle, doit toujours espérer en ce salut.

Toute une rééducation est donc à faire en matière de service funèbre, tant auprès des organisateurs paroissiaux, prêtres et laïcs, que des familles dans le deuil. Le front de la mort, si je puis m'exprimer ainsi, est de tous le plus important pour la nouvelle évangélisation. N'y menons pas une guerre de tranchée, mais un combat de mouvements et d'assauts préparé par un bon travail d'artillerie doctrinale qui détruira les erreurs funestes qui rendent les cœurs plus lents à croire que du temps des disciples d'Emmaüs.

---

382. Saint AUGUSTIN, *op. cit.*, p. 1396.

383. Voir mon homélie sur la fête du Christ Roi, p.

384. François BOVON, *op. cit.*, p. 443. L'auteur renvoie à Ac 20, 11, j'ajoute que ce verbe employé à propos de saint Paul est lié, « comme par hasard », à une résurrection.

385. Je conseille de lire ce texte en son entier, par exemple dans le *Missel quotidien* édité aux éditions sainte Madeleine du Barroux en 2010, p. 1584 à 1586.

386. François BOVON, *op. cit.*, p. 446, 447, explication du verset 30.

387. François BOVON, *op. cit.*, histoire de la réception, p. 448 et 449.

388. Saint AUGUSTIN, *op. cit.*, p. 1397.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

24e dimanche du temps ordinaire

Première lecture : Ex 32,7-11. 13-14
Deuxième lecture : 1Ti 1,12-17
Évangile : Lc 15,1-32

25e dimanche du temps ordinaire

Première lecture : Am 8,4-7
Deuxième lecture : 1Ti 2,1-8
Évangile : Lc 16,1-13

26e dimanche du temps ordinaire

Première lecture : Am 6,1a. 4-7
Deuxième lecture : 1Ti 6,11-16
Évangile : Lc 16,19-31
Annexe
Tirée du commentaire de François Bovon : L'Évangile selon saint Luc, Tome III c, éd Labor et Fides, p. 104 et 105

27e dimanche du temps ordinaire

Première lecture : Ha 1,2-3 ; 2,2-4
Deuxième lecture : 2Ti 1,6-8. 13-14
Évangile : Lc 17,5-10

28e dimanche du temps ordinaire

Première lecture : 2R 5,14-17
Deuxième lecture : 2Ti 2 8-13
Évangile : Lc 17,11-19

29e dimanche du temps ordinaire

Première lecture : Ex 17,8-13
Deuxième lecture : 2Ti 3,14 - 4,2
Évangile : Lc 18,1-8

30e dimanche du temps ordinaire

Première lecture : Si 15b-17. 20-22a
Deuxième lecture : 2Ti 4,6-8. 16-18
Évangile : Lc 18,9-14

31e dimanche du temps ordinaire

Première lecture : Sg 11,22-12, 2
Deuxième lecture : 2Th 1,11-2, 2
Évangile : Lc 19,1-10

32e dimanche du temps ordinaire

Première lecture : 2M 7,1-2. 9-14
Deuxième lecture : 2Th 2,16. 3, 5
Évangile : Lc 20,27-38

33e dimanche du temps ordinaire

Première lecture : Ma 3,19-20a
Deuxième lecture : 2Th 3,7-12
Évangile : Lc 21,5-19

34e dimanche du temps ordinaire

Le Christ Roi de l'Univers
Première lecture : 1S 5,1-3
Deuxième lecture : Col 1,12-20

Évangile : Lc 23,25-43

Solennité de l’Assomption

Première lecture : 1Ch 15,3-4. 15-16 ; 16,1-2
Deuxième lecture : 1Co 15,54b-57
Évangile : Lc 11,27-28

Toussaint

Première lecture : Ap 7,2-4. 9-14
Deuxième lecture : 1Jn 3,1-3
Évangile : Mt 5,1-12

Mémoire des Défunts

Évangile : Lc 24,13-35

Fête de l’Immaculée Conception

Victoire que remporte le vénérable Jean Duns Scot dans l’université de Paris début 1305, en faveur de l’Immaculée Conception de la Très Sainte Vierge Marie

Épilogue

Histoire et Histoire sainte

Derniers mots

Achevé d’imprimer par XXXXXX,
en XXXXX 2015
N° d’imprimeur :

Dépôt légal : XXXXXXX 2015

Imprimé en France